

FÊTES DÉCADAIRES.

- 20 Au désintéressement.
- 21 Au stoïcisme.
- 22 A l'amour.
- 23 A la foi conjugale.
- 24 A l'amour paternel.
- 25 A la tendresse maternelle.
- 26 A la piété filiale.
- 27 A l'enfance.
- 28 A la jeunesse.
- 29 A l'âge viril.
- 30 A la vieillesse.
- 31 Au malheur.
- 32 A l'agriculture.
- 33 A l'industrie.
- 34 A nos Aïeux.
- 35 A la postérité.
- 36 Au bonheur.

L A
FILLE HUSSARD,
O U
LES AVENTURES
D'UN JEUNE SERGENT.

de 1795



Ed. V. 1804

Chez le même Lr

Ouvrages sous p.

Les Akanças, 1 vol. in-12. fig.

La Caverne, 1 vol. in-18. fig.

Ces deux ouvrages sont du même auteur.

Les Hommes démasqués aux Femmes,

par le citoyen LABENETTE, précédés d'une Lettre à l'Auteur et

d'une pièce de vers sur la Révolution, par le citoyen CHARLEMAGNE,

2 vol. in-18. figures.







*... Père cruel: mon Sang va rejaillir
jusques sur toi, il marquera d'une tache
ineffaçable le bourreau de sa Fille.....*
pag. 163.

L A
FILLE HUSSARD,

O U

LES AVENTURES
D'UN JEUNE SERGENT;

R O M A N,

Orné d'une gravure et de musique.

PAR J. G. A. CUVELIER.

A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, rue André-
des-Arts, n^o. 27.

1796. IV^e. ANNÉE RÉPUBLICAINE.





2124



L A

FILLE HUSSARD.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction, Préface, Épître dédicatoire, ou tout ce qu'on voudra.

J'ENTREPRENDS de chanter l'héroïsme d'une jeune fille, qui, bravant des préjugés barbares, et ne prenant pour guides que l'amour et la nature, parvint, par son courage, à arracher son amant à la mort, et reçut dans ses bras la récompense de sa fermeté.

Détracteurs du beau sexe, vous qui n'ayant pas assez de vertus pour

1



2 LA FILLE

l'estimer, ne rougissez pas d'une facile calomnie dirigée contre des êtres intéressants, dont les foiblesses font le charme de nos beaux jours, n'allez pas dire que j'invente, et que, semblable à l'abeille qui compose son miel de mille fleurs, j'ai cherché des vertus divisées et éparses dans le sexe entier, pour en former le caractère d'une héroïne imaginaire..... Vous croyez que je ne fais qu'un roman !... Eh bien ! écoutez donc l'histoire :

Quand la ville de Béthulie étoit assiégée, qui sauva ses concitoyens ?
une femme (1).

Qui délivra de la servitude et de l'oppression les enfans d'Israël ? *une femme* (2).

(1) Judith.

(2) Débora.

Qui, se dévouant à la piété filiale, sacrifia sa vie pour accomplir le vœu imprudent d'un père? *une femme* (1).

Qui, à travers une nuée de flèches ennemies, à la tête d'une troupe léste et jolie de bourgeoises romaines, franchit sans effroi les flots étonnés du Tibre, en présence de Porsenna et d'une armée entière? *une femme* (2).

Qui, par un enthousiasme héroïque, avala des charbons ardents pour ne pas survivre à un époux chéri? *une femme* (3).

Qui, combattant pour la liberté de son pays, abbatit le tyran de Palmyre, et conquît tout l'Orient? *une femme* (4).

(1) Jephté.

(2) Célié.

(3) Portia, femme de Brutus, fille de Caton.

(4) Zénobie.

4 LA FILLE

Qui délivra Orléans, et ranimant le courage abattu de nos preux guerriers, chassa le fier Anglais de la France, courbée sous le joug? *une femme* (1).

De nos jours n'avons-nous pas vu à la tête des armées et dans le secret du cabinet, faisant tour-à-tour la paix et la guerre avec un égal avantage; qui? *une femme* (2).

Interrogez maintenant les annales de la révolution, ne trouverez-vous pas à chaque page des prodiges de vertu et de courage, qui ne sont dus qu'à . . . *des femmes*.

Je n'ai voulu parler ici que de la bravoure, cette vertu physique qui semble être plus particulièrement le

(1) Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle.

(2) Mademoiselle le chevalier d'Eon.

domaine de l'homme ; mais si j'avois prétendu rechercher les autres qualités qui sont plus particulières au beau sexe ; que de femmes illustres dans tous les genres j'aurois eu à citer , depuis l'amante de Phaon , jusqu'à nos Sapho modernes , depuis la Suzanne aux vieillards , jusqu'à nos Suzannes de Paris.

Quoiqu'il en soit, puisque je destine ce foible ouvrage à célébrer tes vertus ; c'est à toi, sexe charmant, à qui nous devons le plaisir et l'existence : c'est à toi seul que je veux en faire hommage ; tu reçus les prémices de mon cœur, reçois les prémices de mon esprit : c'est toi qui dirigeas toujours les mouvemens de mon ame, dirige aujourd'hui ceux de ma plume. . . .

Femme! le dernier, mais le plus

6 L A F I L L E

précieux présent de la nature , formée pour l'amour , moulée pour la voluptée , ton ame est toute de feu : c'est la sensibilité qui fait battre ton cœur , la beauté est ton appanage , nous sommes créés pour t'adorer !
O femme ! non , ni le printemps , ni l'été , ni l'automne de la vie ne peuvent donner de vrais plaisirs sans toi ; et quand nous tombons dans les bras glacés de l'hyver , c'est toi seule encore qui peux ranimer notre froide existence . . . Ah ! puissai-je un jour , après avoir épuisé la coupe du bonheur , mourir comme la violette sur le sein de ma douce amie , recevoir sur mes lèvres desséchées son dernier soupir , et descendre avec elle dans la nuit des tombeaux ? ..
O mes amis ! si telle est mon heureuse destinée , gardez-vous de pleu-

rer sur ma tombe , mais plantez-y un
rosier fleuri, et sans épines; et tous
les ans venez danser autour du gazon
verd qui recouvrira mes cendres, en
répétant sans cesse aux jeunes amants,
sa vie fut comme ce rosier. . . et ce
bonheur pur fut l'ouvrage. . . *d'une*
femme.

CHAPITRE II.

*Bonheur domestique, tableaux
champêtres.*

NON loin des murs de Belgrade, vers l'endroit où la Save roule ses eaux paisibles dans le vaste sein du Danube, une forêt antique et religieuse s'élève fièrement jusqu'aux nues : c'est là que la félicité a fixé son asyle : elle n'est pas dans un château superbe, sous des lambris dorés ; elle est sous le chaume qui couvre cette maison rustique et simple ; elle est dans le fauteuil gothique de ce vieillard ; elle est sur la jolie figure de cette jeune fille, dont la main filiale caresse les cheveux

blancs de son père ; elle est encore...
dans son corset , quand le dimanche
son amant timide y pose, en tremblant,
la rose qu'il vient de cueillir.
Heureux habitans des forêts, vous
ignorez tous les charmes de ce sé-
jour. . . Lorsque le matin le chant
du rossignol vous éveille , lorsqu'un
dôme de verdure vous garantit des
chaleurs du midi , enfin lorsque le
souffle des zéphirs amoureux qui ca-
ressent le feuillage vous endort à la
fin du jour. . . Ah ! n'allez pas en-
vier les plaisirs vuides et bruyants de
nos cités corrompues ? . . . N'êtes-
vous pas tout près de la nature ?
N'avez-vous pas l'amour et l'amitié ?..
Que vous manque-t-il pour le bon-
heur ?

Le vieux Fritz-Hébert connoissoit
tout le prix du séjour qu'il habitoit :
il avoit vécu dans les grandes villes

et dans les camps. Condamné par la fortune et les préjugés à ramper dans un rang subalterne, les deux tiers de sa vie s'étoient écoulés dans le tumulte des armes : à soixante ans chargé de vingt blessures, il avoit senti que le bâton de caporal étoit trop foible pour soutenir ses pas chancelants ; et ramassant les débris d'une petite pension, il s'étoit retiré dans cette forêt, au bord de ce fleuve qu'il avoit quelquefois rougi de son sang ; il y avoit bâti une petite chaumière, dans laquelle, loin du monde corrupteur, il élevoit la jeune Catherine, sa fille unique.

Il n'avoit d'autres plaisirs que de se promener avec elle dans ces campagnes fameuses par tant de victoires ; il lui montrait souvent l'endroit où il avoit vu, pour la première fois, sa mère, que le ciel lui avoit ravi depuis plusieurs

années ; c'étoit à son premier combat, il étoit bien jeune alors, une balle l'avoit renversé mourant aux bords du Danube ; l'armée se replioit en désordre, il alloit périr faute de secours, une bonne vivandière entend ses cris, et malgré le feu ennemi, elle s'élance, soulage la soif ardente qui le dévorait, panse sa blessure avec sa chemise qu'elle déchire, et l'emporte au camp sur ses épaules. Cette belle action l'avoit décidé à épouser sa libératrice, à qui la jeune Catherine devoit le jour.

Fritz-Hébert ne tarissoit point pendant ces longues promenades, qui faisoient le seul amusement de l'innocente Catherine ; les différents sites qui environnoient sa chaumière étoient devenus en quelques sortes sacrés par les souvenirs qu'ils lui retraçoient ; le bon vieillard oublioit que

c'étoit pour les caprices d'un maître qu'il avoit répandu son sang dans ces riantes campagnes, et il se créoit une patrie....

Ce fut dans une de ces intéressantes promenades que Catherine vit, pour la première fois, le jeune Christien, fils d'un fermier voisin... Christien avoit dix-huit ans, Catherine en avoit seize : on étoit alors au printemps, le champ du rossignol étoit si doux, les zéphirs si caressans, le gazon si frais, le feuillage naissant si attrayant.... Il falloit bien tous les jours conduire le vieux père au bord de ce fleuve témoin de sa gloire ; mais l'âge l'avoit appésanti, il avoit besoin de deux bras pour guider ses pas incertains ; Christien aimoit tant à entendre des récits de combats, il ne manquoit pas tous les jours de venir aider Catherine à conduire le

guerrier invalide à la promenade.... Il étoit si touché de voir les tendres soins que sa jeune fille lui prodiguoit ! voilà aussi comme il auroit aimé son père, si le ciel le lui avoit conservé.

Quelquefois le vieux Fritz-Hébert, trop fatigué, ne pouvoit continuer la promenade, on le laissoit assis sur un tertre, dans un endroit exposé aux doux rayons du soleil ; et les jeunes gens s'enfonçoient dans la forêt, pour admirer de plus près la nature, et suivre les progrès des feuilles et des fleurs ; petit à petit ces promenades devinrent indispensables à Christien, il n'existoit plus quand il étoit un seul jour sans voir Catherine, et Catherine étoit toute rêveuse quand Christien n'arrivoit pas à l'heure ordinaire : Fritz-Hébert sourit en reconnoissant les symptô-

mes de cette tendre maladie, le plus doux présent de la nature pour les ames pures et innocentes.

Pendant que ceci se passoit, l'horison politique commençoit à se couvrir d'épais nuages, des soldats s'avançoient de toutes parts, armés pour défendre une cause qu'ils ne connoissoient pas, et prêts à verser leur sang pour les fantaisies d'un despote. Les turcs se formoient en bataillons sur l'autre rive du Danube, et déjà le croissant flottant sur de riches tentes, menaçoit l'aigle impériale : un rescrit de l'Empereur avoit enjoint à tous les jeunes gens de la Servie, de prendre les armes, de s'enrégimenter, et de se tenir sur la défensive.

Un jour... l'aurore ouvroit à peine les barrières de l'orient, la rosée brilloit en perles fines dans le calice des fleurs, un crépuscule doré an-

nonçoit une journée radieuse, les oiseaux s'éveilloient pour saluer, par leurs chants, l'aube du matin..... Christien, éveillé avant eux, a pénétré dans la forêt..... Il arrive à travers les buissons humides, près de la chaumière qui renferme son amie; il appelle doucement Catherine? Catherine? ... Catherine ne l'entend pas.... Un songe heureux l'enchaîne sans doute dans les bras du sommeil.... Son amant s'assied sur la verdure, contre la maisonnette, et d'une voix douce il chante ces vers, tandis que les oiseaux perchés dans le feuillage se taisent pour l'écouter.

S T A N C E S.

De ces forêts hôtes volages,
 Jolis oiseaux gazouillez vos desirs,
 Le doux printemps sur ces rivages
 A ramené le calme et les plaisirs.

16 L A F I L L E

Au triste habitant de la terre,
D'un bras armé de grêle et de frimats
Le ciel ne fera plus la guerre,
L'astre du jour ranime nos climats.

Déjà tout rit dans la nature,
Zéphire amant de son souffle léger
Caressant la molle verdure,
Prépare un lit pour le tendre berger.

La rose aux larmes de l'aurore
S'épanouit pour parer la beauté :
L'air chargé des parfums de Flore,
Dans tous les sens porte la volupté.

A l'astre qui le vivifie,
Nature entrouvre un sein générateur :
La terre reproduit la vie,
Et l'univers renaît pour le bonheur.

Mais soudain la trompette sonne,
Adieu les jeux, les ris, et les plaisirs,
L'amour fuit en voyant Bellone,
Et pour tout bien laisse des souvenirs.

Tandis que Christien chantoit,

Catherine étoit sortie doucement de la chaumière, et s'étoit glissée derrière son amant, à la faveur des buissons ; lorsqu'il eut fini, elle lui frappa légèrement sur l'épaule : comme il avoit alors les yeux fixés sur la porte de la maisonnette, il fut surpris de se sentir toucher par une main qu'il croyoit inconnue ; il se retourne précipitamment, et appercevant son amie qui se cachoit dans la bruyère, il court après elle, et l'attrape ; mais dans ce moment le pied glisse à la fillette innocente, et elle tombe sur l'herbe, si malheureusement que les lèvres de son amant se trouvent tout juste collées sur les siennes. On sent bien qu'on ne se relève pas aisément d'une chute si dangereuse ; aussi étoient-ils encore renversés quand le vieux père les aperçut. . . . S'il fut surpris, les amans ne le furent guères

moins. . . . Vous eussiez vu les yeux brillants de Catherine se couvrir de leurs longs cils noirs, et ses joues légèrement pâles s'animer du vermillon de la pudeur : Christien, les yeux baissés, fixoit son bonnet qu'il tournoit et retournoit entre ses mains, et qu'il regardoit sans l'appercevoir. . . . Le vieillard vit bien qu'il étoit un peu tard pour se fâcher. . . . Quand on ne peut rien gagner en grondant, demandez aux bonnes mamans ce qu'il faut faire ? . . . ce que fit notre vieux soldat. . . . pardonner.

CHAPITRE III.

Explication, orage, enlèvement.

MAIS avant tout, prenant un air sévère : « Est-ce ainsi, dit-il à Catherine, que vous abusez de mes bonnes et de ma confiance?.... Vous profitez du sommeil d'un père pour courir dans les bras d'un amant! vous avez abandonné la pudeur, ce voile précieux de la beauté : allez, fille ingratitude, je ne vous connois plus.... et voyant qu'elle pleure, il ajoute d'un ton attendri : « Ne suis-je donc plus le confident de ta jeunesse? Ma Catherine, pourquoi me fermer ton cœur, pourquoi abandonner ton vieux

» père pour un jeune homme léger
» qui te délaissera, peut-être dès
» demain?... Arrêtez, dit Christien,
» mes vues sont pures, j'en prends
» le ciel à témoin; oui, je jure d'être
» pour toujours à Catherine... Jeune
» homme, repart le vieillard d'un
ton grave, « n'avez-vous pas des pa-
» rents? ils sont riches, ils dédai-
» gneront la pauvreté de ma fille;
» son innocence et le bonheur fai-
» soient tout son bien; vous avez
» voulu lui enlever l'un et l'autre;
» vous couvrez de honte les cheveux
» blancs de son père..... Que dites-
» vous, s'écrie Christien, vous dé-
» chirez mon cœur, et il n'est point
» coupable... Apprenez qu'en venant
» dans ces lieux j'avois obtenu l'a-
» veu de ma mère pour unir mon
» sort à celui de Catherine; j'accou-
» rois dès la pointe du jour pour

» vous demander votre consentement,
» lorsque le hasard.... l'amour..... »
Le vieillard ne put s'empêcher de
sourire en pensant à la manière dont
il s'y étoit pris pour l'obtenir.... Ce
sourire fut pour les amants le signal
de leur pardon; ils tombèrent dans
les bras de Fritz-Hébert; qui, les
serrant contre son sein : « O mes en-
» fants, s'écria-t-il, puisse la béné-
» diction céleste descendre sur les
» nœuds que vous allez former, puis-
» sent-ils durer comme l'éclat de cet
» astre radieux qui nous éclaire... »

Alors les deux amants unissant
leurs mains entre celles de leur père,
comme deux jeunes ormeaux, qui en-
trelacent leurs feuilles naissantes aux
branches touffues du chêne antique;
ils s'assirent à l'entrée de la chau-
mière, où du lait préparé des mains
de Catherine, leur procura un dé-

jeûné délicieux et sain. A la suite de ce repas champêtre, Christien raconta au vieillard et à sa fille, que d'après les bruits de guerre qui se répandoient dans l'Empire, et le rescrit de l'Empereur qui appeloit sous les drapeaux toutes la jeunesse de la Servie, il venoit de s'enrôler dans le régiment de hussards du comte de Caubor, nommé récemment général en chef de l'armée impériale, attendu que la ferme de sa mère dépendoit de ce seigneur; que dans trois jours il devoit partir pour le camp qu'on formoit sous Belgrade; mais que sa mère, touchée par ses prières, lui avoit permis d'épouser, avant son départ, la belle Catherine, s'il pouvoit l'obtenir de l'amitié de Fritz-Hébert.

Pendant qu'il parloit, un léger nuage qui avoit paru à l'orient comme

un point rougeâtre au milieu de l'azur céleste, s'étoit peu-à-peu étendu, et embrassoit déjà une partie de l'horizon, quelques éclairs sillonnoient ce voile lugubre, qui, couvrant insensiblement l'astre du jour, commençoit à répandre une sinistre obscurité; les oiseaux s'enfuyoient sous l'épaisse feuillée; les grenouilles du fond de leurs roseaux desséchés, sembloient provoquer l'humidité par leurs cris rauque; les vents sifflaient à travers les branches, une nuée de poussière tourbillonnoit au loin dans la plaine; le tonnerre n'éclatoit pas encore, mais son lugubre murmure annonçoit un orage terrible, et les flots agités du Danube répétoient en échos prolongés, ses sourds mugissements. A l'approche de l'orage, les amans et le vieux père s'étoient réfugiés dans leur maisonnette; tout-à-coup,

à travers les éclats de la foudre et le bruit d'une grêle énorme qui s'entrechoque dans l'air, et qui coupe les branches des arbres, des Turcs ont pénétré jusqu'à la chaumière dont ils enfoncent la porte; ils pillent la maison et renversent tout ce qui s'oppose à leur passage; Christian veut leur résister, et défendre son amie, il saisit un vieux sabre et attaque un des agresseurs, qu'il poursuit jusqu'au fond de la forêt, où son courage l'entraîne, loin de sa bien-aimée qu'il va perdre en voulant la sauver. Pendant ce temps le vieillard est renversé sur la terre, sa fille, sa Catherine est enlevée à ses yeux, sans que ses mains impuissantes, qu'il tend vers le ciel, sans que ses cris et ses pleurs attendrissent les ravisseurs barbares: il reste longtemps étendu par terre tandis que

l'orage diminue , et cesse enfin tout-à-fait.

Le vieillard soulève sa tête ap-
pesantie ; par - tout autour de lui
règne un silence plus effrayant cent
fois que les éclats de la foudre , il
fait retentir la forêt de ses gémiss-
ments ; mais l'écho seul lui répond
par des cris plaintifs ; ce malheureux
vieillard se lève ; l'amour paternel
lui fait retrouver des forces pour mar-
cher jusqu'au bord du Danube : à
peine y est-il arrivé qu'il croit ap-
percevoir , dans une barque armée en
guerre et pleine de Turcs , sa Cath-
rine qui lui tend les bras ; la barque
se balance sur les flots agités , qui
tantôt s'élèvent et tantôt s'abaissent ;
le vieillard veut en vain suivre des
yeux l'objet qui l'a frappé : la barque
disparoît tout-à-coup au milieu du
fleuve. . . . L'infortuné père alloit

dans son désespoir se précipiter dans les ondes, quand un homme, ou plutôt un génie bienfaisant, l'arrête et l'arrache au trépas: le vieillard s'étoit évanoui; en rouvrant les yeux il se trouve entre les bras d'un jeune sergent d'infanterie qui s'étoit avancé à ses cris à la tête d'une patrouille de grenadiers.... Mais ici nous sommes forcés de reprendre les choses de plus haut, et de voir quel étoit ce sergent, dont il sera question plus d'une fois dans le cours de ce récit.

CHAPITRE IV.

*Où le Lecteur fait connoissance avec
le héros de cette histoire.*

LAURÉTO, (c'est le nom du jeune sergent,) avoit reçu le jour à Florence, de parents riches et nobles : sa mère avoit perdu la vie en la lui donnant ; le marquis Lauréto, son père, aimoit trop sa défunte épouse pour faire à sa cendre l'injure de convoler en secondes noces ; il avoit formé le plan de se consacrer tout entier à l'étude et à l'éducation de son fils, mais la fougue de l'âge l'emporta sur ces sages desseins ; une courtisane fameuse eut le talent de le faire renoncer à ses projets.

Quoique toujours constant dans la résolution qu'il avoit prise de ne pas se remarier, le marquis crut pouvoir s'étourdir sur l'ennui du célibat, en se livrant au goût passager qu'il ressentoit pour l'aimable enchanteresse. Le jeu lui parut aussi une dissipation agréable; il joua d'abord modérément, mais bientôt la double passion qui s'étoit emparé de toutes ses facultés ne le laissa plus le maître d'asseoir des bornes à ses dépenses: en peu de temps il éprouva des dérangements de fortune qui le forcèrent à faire des sacrifices, pour soutenir le train de vie qu'il avoit adopté.

Il existoit alors à Florence un riche banquier, dont nous aurons occasion de parler souvent, et qu'il est bon de faire connoître. Cet homme, renégat juif, nommé Samson Bernardillo, avoit été laquais, et puis intendant

chez le père du marquis Lauréto , il s'étoit enrichi , comme tous ses semblables , dans cet état commode pour les hommes à conscience non timorée. Depuis il s'étoit purifiée des souillures de ses anciennes fonctions , en achetant du grand duc de Toscane des lettres de noblesse ; il possédoit une terre superbe , contiguë à celle du marquis Lauréto ; c'est là qu'il se retiroit pendant l'été , laissant à ses agens subalternes le soin de faire le petit trafic qu'il n'avoit pas abandonné en se dépouillant de sa roture : car sa philosophie constante étoit de joindre *l'utile à l'agréable* , même aux dépens de l'honnête. . . . *Il signor Bernadillo* n'étoit plus l'ancien laquais qui montoit derrière la voiture de son maître ; chez les peuples esclaves , les grandes richesses font le grand mérite , et les

lettres du prince sont comme un bain balsamique qui lave toutes les taches. . . . aussi étoit-il reçu quelquefois , pendant les longues soirées d'été , aux galantes *converzationi* (1) qui se faisoient dans le château du marquis , et dans lesquelles la bouffissure , et les sottises prétentions de notre Midas , ne manquoient jamais de divertir les *Monsignori et les Donne* , aux dépens de l'ours doré , dont les gentillesses ne ressembloient pas mal aux carresses de l'âne qui veut imiter l'épagueul.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que le rusé Bernadillo fut entièrement la dupe de cette bonne compagnie par excellence ; outre qu'il trou-

(1) Ce sont des espèces d'assemblées qui ne ressemblent pas mal *aux thés* des Anglais , et à nos collations.

voit tous les jours, dans ceux qui la composoient, des gens du bon ton, qui se ruinoient le plus agréablement du monde, en empruntant à gros intérêts; il avoit dès long-temps jetté un œil de concupiscence sur la terre du marquis Lauréto, qui, par sa proximité avec la sienne, prêtoit singulièrement à l'arrondissement de ses possessions. Il s'imaginait bien qu'un jour les sottes dépenses, et les pertes multipliées du fils de son ancien maître, le forceroient à avoir recours à lui pour soutenir sa manière d'exister, et il ne désespéroit pas, avec de l'astuce et du temps, de parvenir à jouir à son tour du marquisat.

Ce fut dans ces heureuses dispositions que le trouva un matin, le marquis qui l'avoit fait mander à son château pour une affaire pressante; il ne s'agissoit de rien moins

que d'un prêt de cent mille florins , pour réparer l'injusticé d'une fortune capricieuse , qui , grace aux amours , continuoit depuis plusieurs semaines de lui être défavorable dans les longues séances qu'il faisoit chez la *Signora Rosina*, sa tendre et fidelle amie.

On devine facilement que l'adroit usurier se fit un peu prier pour accorder ce qu'il brûloit tant d'avoir donné : « Les temps étoient si durs , » l'argent si rare , s'il prêtoit cette » somme énorme , c'étoit par recon- » noissance , par considération , et » uniquement pour obliger monsieur » le Marquis »..... Malgré toutes ces belles protestations , toujours est-il vrai qu'il ne prêta les cent mille florins qu'avec une hypothèque formelle et spéciale sur le marquisat ; et le contrat fut fait de façon que si

le Marquis ne le remboursoit avant trois mois, la terre devenoit irrévocablement la propriété du prêteur.

Qu'arriva-t-il ? le Marquis perdit de nouveau tout ce qu'il possédoit, jusqu'à son mobilier, sa voiture et ses chevaux, qu'il céda à Bernadillo, pour une somme beaucoup au-dessous de leur valeur.... L'imprudent Lauréto, éclairé par l'infortune, s'aperçut, mais trop tard, de la trahison de la courtisane, qui le renvoya le même jour où l'exact Bernadillo venoit, aux termes du contrat, de se mettre en possession de son château. Le marquis furieux, et dépouillé, poignarda son indigne maîtresse, en annonçant hautement que le lendemain il feroit périr sous le bâton l'infâme usurier; mais le soir même on le trouva assassiné sur

34 LA FILLE

la place du palais *Pitti* (1); et deux jours après, tout Florence sut que Bernadillo avoit troqué, même avec perte, le marquisat et ses propres possessions, contre une terre située au fond de l'Allemagne; enfin qu'il étoit parti *incognito* pour se rendre précipitamment dans son nouveau domaine.

Pendant que ces horreurs se passaient à Florence, le jeune Lauréto, celui dont il est ici question, grandissoit dans une campagne ignorée, et se formoit à toutes les vertus, à l'école de la nécessité et du malheur: il avoit atteint sa dix-septième année, lorsque le fermier, chargé de son éducation, lui annonça qu'il n'avoit plus de fonds pour fournir à

(1) C'est le palais qu'habite le grand duc de Toscane.

sa subsistance ; que chargé lui-même d'une nombreuse famille , il ne pouvoit le garder plus long-temps dans sa maison ; enfin il lui apprit qu'il étoit orphelin et sans fortune.

Le jeune Lauréto avoit une force d'ame au-dessus de son âge : d'ailleurs il ne pouvoit regretter des biens dont il ne connoissoit pas le prix ; il pleura un moment son père , et prit bientôt le parti de s'enrôler comme simple soldat , dans un régiment d'infanterie que l'Empereur faisoit lever en Toscane. Sa bonne conduite et sa bravoure l'avoient fait bien vite estimer de ses chefs ; il avoit eu l'honneur d'être nommé caporal de grenadiers , lorsque les bruits de guerre , entre la Porte et l'Empire , s'étant répandus dans la Toscane , son régiment reçut l'ordre de partir pour l'Allemagne.

Pendant la route, Laurétto ayant trouvé l'occasion d'arracher à l'infamie une jeune imprudente ; à qui deux grenadiers ivres vouloient faire violence , au mépris des lois sacrées de l'hospitalité ; cette belle action avoit ajouté à l'estime de ses supérieurs , et l'avoit fait élever au grade de sergent. Il étoit installé dans ce grade honorable pour son âge , quand son régiment arrivé , après une longue marche , au bord du Danube , fut placé aux avant-postes pour éclairer de près les mouvements des Turcs qui avoient posé leur camp de l'autre côté du fleuve , et pour prévenir leurs premières attaques. Les cris de Fritz-Hébert l'avoient attiré dans la forêt , où il trouva le vieillard , comme nous l'avons vu , prêt à se précipiter dans le Danube.

Ayant appris la cause de son désespoir ,

sespoir , et voyant les ravisseurs près d'atteindre l'autre bord ; l'intrépide jeune homme se précipita avec ses camarades dans une barque de pêcheurs , qui se trouvoit à cet endroit du rivage , en promettant au vieillard infortuné de lui ramener bientôt sa fille.

CHAPITRE V.

Une chasse; entrée en scène de trois nouveaux personnages très-intéressants, parmi lesquels le Lecteur en retrouvera un de sa connoissance.

LE bon vieillard bénissant ses généreux défenseurs qui s'ébaignoient à force de rames, les suivit des yeux tant qu'il put, et s'assit ensuite sur le rivage en déplorant son malheureux sort; tout-à-coup un bruit éclatant de chasse fait retentir les échos du fleuve; et des cavaliers traversant la forêt au galop, à la poursuite d'un daim timide, viennent faire halte presque à l'endroit où Fritz-Hebert se reposoit.

De riches tentés sont tendues entre les arbres, des buffets garnis de viandes exquises et de vins délicieux sont élevés en un moment; les chasseurs rangés autour d'une table élégamment servie, se livrent à leur appétit dévorant, et la gaieté circule avec le vin du Rhin. Une jenne fille parée d'un élégant amazone, paroissoit au milieu de la troupe, comme la déesse qui règle les jeux sanglans des forêts: on voyoit bien qu'elle étoit l'objet de la fête, et sur-tout des adorations d'un vieux militaire, cassé par les ans, qui ne la perdoit pas de vue; mais en même-temps il étoit facile d'apercevoir sur sa figure pâle et mélancolique, les traces de l'indifférence et d'un ennui, que les convives par leurs joyeux propos essayoient envain de bannir.

Le repas étant fini, les chasseurs

formèrent des rondes au son des cors, et dès que l'ombre commença à descendre des montagnes, les arbres de la forêt se trouvèrent tout d'un coup, comme par magie, chargés de lampions de couleurs, qui donnoient une clarté plus douce que celle du jour. La jeune amazone fut plus étonnée que touchée de cette galanterie, qui excita de vifs applaudissement de la part des spectateurs; et ce fut en pure perte que le vieux militaire lui fit remarquer avec affectation, à travers les festons formés par les lampes, des chiffres enlacés et des trophées amoureux, qui arrachèrent une larme à la jeune fille, au lieu de faire naître sur ses joues le sourire de la satisfaction.

Laissons cette nombreuse compagnie se livrer à la gaieté, et jouir des charmes d'une soirée délicieuse, et

voyons quels sont les nouveaux personnages avec lesquels nous nous trouvons depuis un instant.

Monsieur le baron de Traufmandorf, est le vieux militaire qui donne la fête galante que nous avons décrite : voyez-vous ce vieux château à tourelles antiques, qu'on aperçoit à l'orient, à la sortie de la forêt?... C'est le château de Traufmandorf. N'allez pas croire que ce château lui soit venu de quartier en quartier de ses nobles ancêtres? Non : il y a à peine six mois qu'il en est possesseur, et c'est depuis peu que l'Empereur, par un diplôme, a fait de cette terre une nouvelle Baronie. Aussi est-ce pour célébrer cette faveur qu'il a donné le plaisir de la chasse au comte de Caubor, et à l'aimable Sophie, sa fille.... Figurez-vous, au reste un petit homme, de soixante à soixante-cinq ans, gros, court,

appuyant sur uné canne à corbin son corps voûté ; le chef chauve et couvert d'une énorme feutre à angles aigus ; des yeux d'un beau rose , recouverts par une vaste cavité qu'ombrage un sourcil épais et gris ; le nez toujours barbouillé d'un tabac d'Espagne , qui descend en cascade jusque sur sa poitrine , et dont les émanations subtiles vont crisper les odors voisins : recouvrez ce corps antique d'un habit bleu à la prussienne , veste rouge à longs pans , culotte de velours noir , et vieilles bottes à l'écuyère : ajoutez une affectation d'imiter la tenue militaire des héros du nord : joignez enfin à cela beaucoup de poltronerie , qu'il vouloit cacher suivant l'usage de ses semblables , sous une montre de bravoure voisine de la fanfaronade , et vous aurez dessiné , trait pour trait , M. le baron de Traufmandorf.

Le comte de Caubor est un homme de quarante-cinq à cinquante ans, sa tête offre beaucoup de dignité et de froideur: c'est un excellent général, à qui l'on vient de confier le commandement de l'armée impériale qui doit agir sur le Danube; mais il est pauvre: il ne suffit pas que l'Empereur lui ait conféré le grade de *Feld-maréchal*, il lui faut des sommes considérables pour monter sa maison et ouvrir la campagne: or, il a connu à Vienne, pendant l'hiver, M. Traufmandorf, fameux par ses richesses et sa prodigieuse magnificence, c'est lui qu'il va trouver pour en obtenir l'or qui lui est nécessaire.

Traufmandorf le lui promet, mais c'est à une condition: le général a une fille aimable, que sa noblesse et sa pauvreté ont forcé de choisir pour asyle un couvent de chanoines.

nesses dans le fond du Brabant ; le vieux Traufmandorf ne connoît pas Sophie , mais il est puissamment riche ; il veut s'allier à un homme d'un rang distingué : si le comte de Caubor consent à lui donner sa fille , il peut tout obtenir de lui , son or , ses diamants , son bien immense , rien ne lui sera refusé.

Le comte de Caubor hésite : sacrifier sa fille lui paroît bien dur ?... Est-ce la sacrifier que de l'arracher d'un cloître obscur pour la mettre dans un monde brillant ?... Le prétendu est bien vieux : une jeune personne peut-elle épouser un vieillard sexagénaire ?... Mais après tout sont-ce les convenances d'âge et d'inclination qu'une demoiselle noble et pauvre doit chercher en mariage ?... Traufmandorf n'est pas d'une noblesse bien ancienne ?... .

C'est cette réflexion qui fait longtemps balancer le comte... Comment en effet compromettre seize quartiers avec un homme nouveau, presque inconnu à la cour? . . . Enfin l'intérêt l'emporte sur l'orgueil; il consent à cette union, mais c'est à deux conditions expresses: la première, que l'héritier qui proviendra, ou pourra provenir de cette union, portera le nom et les armes de Caubor; la seconde, que le vieillard fera un grand sacrifice pour faire élever en baronnie sa terre de Traufmandorf.

Le vieil ambitieux consent à tout: Sophie est rappelée près de son père; la terre de Traufmandorf devient une baronnie; car à la cour, avec un peu d'intrigue et beaucoup d'argent, on vient à bout de tout obtenir; et en outre le général fait nommer le nouveau baron au grade de major, et

commandant d'une forteresse près de Bellegrade, quoique le pauvre diable n'ait jamais fait la guerre qu'à ses perdrix; et que, par cette nomination, un homme inepte et sans aucuns services militaires passe sur le corps à vingt braves officiers, à qui ce titre est dû, et qui l'ont mérité en versant leur sang pour la patrie: mais qu'importe? c'est l'usage.... et d'ailleurs on n'y regarde pas de si près....

Lorsque la jeune chanoinesse arriva à Vienne, elle ne s'attendoit guères à la proposition que son père alloit lui faire: recluse dès son enfance dans le couvent dont elle sortoit, son cœur tranquille ne s'étoit encore ouvert à aucune de ces douces impressions qui bercent la jeunesse; l'amour étoit un roman dont elle n'avoit pas même lu la première page:

mais le mariage avec un homme tel que nous avons dépeint le vieux major, lui paroissoit une histoire bien désagréable à parcourir... Cependant par respect pour son père, qu'elle n'avoit pas appris à contredire, elle souffroit les soins de l'insipide vieillard avec un courage qu'elle puisoit dans son amour filial.

Les choses en étoient là quand le *Feld-maréchal* reçut l'ordre de rejoindre l'armée, et le major de se rendre à son commandement. Le comte emmena sa fille avec lui, et arrivé sous Belgrade, plaça son quartier général dans le château même de Traufmandorf, qui étoit à portée du camp. Dès qu'ils y furent installés, le baron s'avisa, pour célébrer ses nouvelles dignités, se faire reconnoître de ses paysans, et donner à la fois, à sa future, une preuve écla-

tante de son amour et de sa magnificence, de faire célébrer la fête dont il a été question.

Quoique le comte de Caubor s'aperçut bien de l'indifférence, et même du dégoût que montrait sa fille; comme il avoit donné sa parole, et qu'il y tenoit autant par besoin que par honneur; que d'ailleurs il avoit sollicité et obtenu de l'Empereur la permission de célébrer ce mariage *incognito*, avant l'ouverture de la campagne, il résolut de ne pas le différer davantage, et annonça au baron, pendant la halte, qu'il auroit lieu le lendemain dans la chapelle de son château. Qu'on juge de la joie du vieillard en apprenant cette bonne nouvelle, il en devint dix fois plus tendre, et conséquemment plus ridicule et plus odieux à Sophie, dont l'inquiète imagination lui fit aisément

deviner la cause de cette joie subite : elle fut bientôt convaincue de la réalité de ses craintes , car son père la prenant par la main l'invita à s'enfoncer avec lui dans un endroit écarté de la forêt , où Sophie le suivit en tremblant.

Dès qu'ils furent seuls , le comte , après l'avoir tendrement embrassée , essuyant les pleurs qui couloient de ses yeux , lui tint ce discours : « Tu » n'ignores pas , ma fille , qu'en nous » accordant une noblesse sans tache , » la fortune nous a refusé ses autres » faveurs ; aussi t'avois-je destinée à » passer toute ta vie dans la solitude du » cloître , et je n'aurois point changé de dessein , si la demande que » Monsieur le baron a faite de ta main , » et les avantages qu'il doit te faire , ne » m'avoient déterminé à t'en retirer...
(ici les larmes de Sophie coulèrent

avec plus d'abondance.) « Je sais,
ajouta le comte, « je sais ma chère
» Sophie, tout ce que tu peux m'ob-
» jecter contre cette union : le baron
» n'est plus jeune, mais ses tendres
» soins, son bon cœur, la magnifi-
» cence dont il va entourer son
» épouse, tout m'assure qu'il rendra
» ma fille heureuse : d'ailleurs ma
» Sophie, toujours sage, toujours
» digne de sa naissance, a conservé
» un cœur sans tache, nulle passion
» ne flétrit le miroir pur de son ame,
» et ma fille est assez instruite pour
» sentir que les fruits de l'automne
» valent bien les fleurs du prin-
» temps. . . . D'ailleurs il s'agit de
» l'honneur de la famille, du soutien
» de notre rang, enfin du bonheur
» de son père. . . et pour tout cela
» ma Sophie n'a qu'un mot à dire,
» me refuseroit-elle? . . . Parle, ma

» Sophie, refusera-tu de faire le
 » bonheur d'un père qui t'aime ten-
 » drement; ta mère du haut des cieux
 » attend ta réponse pour répandre
 » sur toi ses bénédictions...»

L'ame de Sophie étoit ébranlée, son père la serroit dans ses bras, une larme même, une larme de son père étoit tombée brûlante sur son sein : le silence de la nuit, interrompue par le son doux et lointain des cors, la lumière argentée de la lune qui dessinait en ombres mobiles les feuilles des arbres; sa mère, sa tendre mère qu'on venoit pour ainsi dire d'évoquer du sein des morts, tout ce qui environnoit Sophie avoit fait sur ses sens la plus romantique impression : elle oublia le sacrifice qu'elle alloit faire; elle oublia que le mot fatal qu'on exigeoit d'elle alloit devenir l'arrêt d'un long supplice;

son père attendoit sa réponse , il la serroit toujours contre son sein ; l'ombre de sa mère étoit là , assise sur ce nuage obscur , l'infortunée balbutie le serment d'obéir.... le baron , caché dans le feuillage , avoit tout entendu : il se jette à ses pieds ; Sophie fait un cri , se retourne , l'aperçoit... Le voile de l'illusion étoit déchiré ; elle s'évanouit...

Cet évanouissement , que le baron attribua au plaisir , son père à la surprise , et presque tous les spectateurs à un sentiment bien contraire ; cet évanouissement , dis-je , fut de courte durée , et les danses alloient recommencer avec plus d'ardeur , si l'attention générale ne s'étoit fixée sur un jeune militaire , qui , tout hors d'haleine , apportoit en triomphe sur ses épaules une femme échevelée et en désordre.

C'étoit notre sergent qui avoit arraché Catherine des mains des Turcs , et qui venoit la ramèner dans les bras de son père. Lauréto avoit à peine pris garde à tous ceux qui l'entouroient ; en se retournant il reconnut son général , qui lui demanda compte de ce qui venoit de se passer. Alors Fritz - Hébert ayant raconté comment sa fille lui avoit été enlevée par des coureurs de l'armée ennemie ; il se jetta avec elle aux pieds du jeune homme , qui les força de se relever , et ajouta que les Turcs qui avoient commis cette hostilité , étoient sous les ordres de Barberousse , partisan fameux ; qu'il les avoient poursuivis jusqu'au-delà du Danube , où ils les avoient trouvés tout prêts à faire violence à l'infortunée Catherine ; qu'il avoit fondu

54. L A F I L L E

sur eux avec ses soldats, qu'ils les avoient mis en fuite, et qu'il avoit eu le bonheur de délivrer cette jeune personne des mains des ravisseurs. Le général le loua de son courage, et quoique Lauréto l'eût assuré que les ennemis étoient tranquilles de l'autre côté du Danube, il lui donna ordre de faire pousser plusieurs patrouilles dans le bois pour éclairer les bords du fleuve, et se mettre à l'abri d'un nouveau coup de main. Lauréto, après avoir reconduit dans leur chaumière le bon Fritz-Hébert et sa fille, après avoir reçu leurs embrassements, et ceux de Christiern, qui avoit cru perdre pour toujours sa maîtresse, sortit de la forêt pour faire exécuter l'ordonnance du général.

Sophie avoit, comme les autres, admiré la bravoure du jeune sergent,

mais elle avoit plus particulièrement pris garde à sa bonne mine, à sa candeur, à la noble délicatesse de sa figure, et un coup-d'œil de comparaison entre ce beau jeune homme et le vieux monstre qu'elle alloit épouser, lui avoit enlevé tout son courage et toute sa résolution.

Le comte vouloit interrompre la fête et que chacun se retira; mais le vieux baron, qui avoit entendu dire à Lauréto que les ennemis étoient bien loin, et qu'il n'y avoit aucune espèce de périls, fut trop content de trouver une occasion de faire montre de bravoure pour ne pas la saisir: c'est pourquoy il conjura si vivement le comte de permettre que la fête continuât, que celui-ci, qui ne prévoyoit aucun danger à la prolonger encore, et qui vouloit frapper un dernier coup pour déterminer tout-à-

56 LA FILLE

fait sa fille au mariage, en ne lui laissant pas le temps de la réflexion, consentit à tout ce qu'on voulut, dans l'espoir de décider Sophie, en rentrant au château à la pointe du jour, à recevoir sur-le-champ la main du baron, les ordres ayant-été donnés en conséquence pour les préparatifs de la nôce.

C H A P I T R E V I .

Attaque, défaite, captivité, délivrance.

SOPHIE qui ne désiroit rien tant que de pouvoir être seule pour se livrer à ses réflexions, et respirer après tant de secousses différentes, assura son père qu'elle n'étoit pas bien, qu'elle avoit besoin de repos, et lui demanda la permission de se retirer près de sa nourrice, vieille allemande, dont le cœur aimant pouvoit seul être d'intelligence avec celui de la pauvre Sophie; mais le comte sentoit trop le prix de l'occasion pour la laisser ainsi s'envoler: il pria, il ordonna, et sa fille fut obligée d'obéir.

Les danses recommencèrent donc de nouveau, et le vieux baron ne voulant pas manquer ce moment favorable, pour faire preuve de sa bravoure et de ses talents militaires, posa des sentinelles de tous côtés autour de l'endroit où se donnoit la fête ; et malgré les prières du général, qui lui recommandoit en souriant de ne pas s'exposer, il voulut absolument former une patrouille de ses chasseurs, et se mettre en personne à leur tête pour battre la forêt, et assurer, disoit-il, la tranquillité de celle qu'il regardoit déjà comme son épouse.

A peine notre rodomont fut-il parti que la forêt retentit d'un bruit de mousquetterie qui le fit repentir de sa témérité. Il auroit bien voulu alors être tranquille au-delà du pont-levis de son château, mais il n'étoit plus temps. Barberousse, qui avoit

eu jouir des charmes de la belle Catherine, enflammé de colere de se voir ravir sa proie par une poignée de gens armés, avoit rassemblé ses soldats pour poursuivre le libérateur de la jeune fille; et, à la faveur des ombres et du bruit que faisoient les danseurs, dirigé par l'éclat des lampions, il étoit parvenu, sans être aperçu des sentinelles du baron, jusqu'à l'endroit où se donnoit la fête.

Il eut bientôt mis en déroute des gens qui ne s'attendoient pas à trouver là des ennemis. Le vieux baron sautant sur le cheval d'un de ses palfreniers, s'enfuit au galop sans s'embarrasser de sa douce amie, sa peur étant plus forte que son amour. Le général abandonné de tous ses timides compagnons, fit seule bonne contenance, et serrant sa fille dans ses bras, il la couvrit de son corps;

mit l'épée à la main , et jura d'exterminer le téméraire qui oseroit s'avancer : malgré ses menaces , les Turcs s'étant précipités sur lui , d'un coup d'estramaçon il fendit la tête au premier qui eut l'audace de l'attaquer , et perça le second avec la pointe de son épée ; mais que peut le courage contre le nombre ? Il fut bientôt entouré , désarmé , arraché des bras de sa fille , et tous deux furent ensuite étroitement liés à deux troncs d'arbres.

Après cette victoire , qui fut l'affaire d'un moment , Barberousse , suivant toujours l'idée qu'il avoit conçue de ressaisir Catherine , dont les yeux noirs avoient fait une vive impression sur ses sens , s'enfonça dans la forêt à la poursuite des chasseurs , et laissa le général et sa fille attachés , comme nous l'avons vu ,

sous la garde de quatre de ses plus intrépides Spahis.

Qu'on juge des réflexions cruelles que dut faire le comte de Caubor , en se voyant dans cette terrible situation ? Tout à l'heure il étoit libre et le voilà enchaîné ; il commandoit une armée nombreuse et aguérie , et le voilà prisonnier d'un vil partisan ; ses espérances de fortune égaloient la dignité qu'on lui avoit conférée, et le voilà dénué de tout et réduit à l'esclavage ; il devoit opposer des forces puissantes à un ennemi formidable , et le voilà vaincu sans gloire avant même d'avoir livré combat : enfin , il avoit une fille chérie , l'espoir et le soutien de ses vieux jours , elle alloit peut-être périr à ses yeux , ou devenir la honteuse victime de la brutalité d'une bande de scélérats , l'écume de l'armée ennemie...

Ce fut envain qu'il voulut faire des remontrances à ses gardes féroces ; envain leur prouva-t-il que cette surprise contraire à toutes les lois de la guerre , n'étoit qu'un brigandage contre lequel il réclamerait lui-même la vengeance du sultan : les Turcs se moquèrent de ses menaces , et tandis que ses cris et les gémissemens de Sophie se perdoient dans les airs comme une vaine fumée , les Spahis s'étant jeté sur le reste des mets qui avoient échappés à la voracité des chasseurs , le vin du Rhin commença bientôt à embrouiller leurs têtes peu accoutumés aux vapeurs spiritueuses du jus de la treille.

Mais ici quel horrible spectacle pour un père ? . . . Les scélérats enflammés par la liqueur qu'ils ont bue , et voyant que leur chef ne revient pas , admirent les charmes de leur

prisonnière, et s'en disputent la possession : ils sont prêts à en venir aux mains ; ils tirent leurs glaives, et la scène va être eusanglantée, lorsque l'un deux, armant son pistolet, s'approche de l'innocente Sophie.

« Eh ! quoi, s'écrie-t-il, cette fille
 » est-elle une houri pour troubler
 » ainsi la cervelle de quatre honnêtes
 » Musulmans ? . . . Manque-t-il de
 » femmes dans nos sérails ? et la
 » guerre que nous allons entreprendre
 » ne va-t-elle pas nous en fournir à
 » souhait ? . . . Amis, toutes les fem-
 » mes du monde ne valent pas une
 » seule goutte du sang de braves
 » gens comme nous. Nous ne
 » pouvons pas nous partager cette
 » belle. . . — Eh bien ! si elle n'est
 » pas à nous, elle ne sera à per-
 » sonne. . .

Il dit : et appuyant son pistolet sur

la poitrine de l'infortunée Sophie, l'arme trahit sa barbarie et refuse d'allumer le salpêtre qui doit lancer la mort... Sophie jette un cri perçant et s'évanouit ; le malheureux père, qui se reproche alors son obstination, et qui voudroit sauver sa fille au prix de tout son sang, mord avec rage les liens qui enchaînent sa vaillance....

Le Spahi alloit redoubler ; un de ses camarades l'arrête : « Pourquoi » assassiner cette belle enfant, dit-il, » pourquoi veux-tu, Osman, qu'elle » ne soit à personne ? Il faut qu'un » de nous goûte avec elle les plaisirs » destinés aux vrais croyans : nous » ne sommes pas d'accord ; allons, » que le sort décide entre nous.

En finissant, il tire des dés de sa poche ; ses compagnons applaudissent à cette proposition, et s'asséiant par

terre, les jambes croisées; la bouteille circule de nouveau de mains en mains, et ils s'apprêtent à jeter les dés en regardant leur victime avec le sourire sardonique de la scélératesse....

Dans ce moment décisif, qui auroit pu sauver Sophie, si un dieu n'avoit veillé sur son innocence!... Les brigands, en se disputant à qui jouera le premier, n'ont pas cessé de boire; leurs yeux s'appesantissent petit à petit, leurs bras défaillans ne peuvent plus soutenir la bouteille: s'ils ont encore la volonté du crime, les forces leur manquent pour l'exécuter; ils veulent se lever, ils s'entrechoquent, chancellent, et retombent sur la terre, où un sommeil lourd et l'éthargique enchaîne leurs sens....

Tandis que cette scène affreuse se

passé, la nuit a précipité vers l'occident son char d'ébène ; la grande ourse baisse ses étoiles moins brillantes vers les portes du matin ; des feux rougeâtres commencent à percer les voûtes de l'orient, et annoncent la présence de l'astre du jour...

Lauréto, qu'un intérêt plus fort que les lois ordinaires du devoir empêche de se livrer au repos, veut exécuter lui-même l'ordre de son général, et ne s'en remet à personne du soin de veiller à sa sûreté : il marche à la tête de troupes plus nombreuses, qu'il dirige vers le passage du Danube, par lequel il présume que les Turcs pourroient revenir ; et dès qu'il se croit sûr d'avoir couvert l'endroit où est son général, il s'avance seul dans la forêt, après avoir recommandé aux védettes répandues çà et là le long du

fleuve, de donner l'alerte au moindre bruit. Comme les secours qu'il avoit été chercher étoient trop éloignés du lieu de la scène pour qu'il pût entendre la mousquetterie, et qu'il ne s'imaginait pas, d'un autre côté, que les Turcs eussent pu repasser le Danube après lui, et le suivre de si près; il étoit presque tenté de croire inutiles toutes les précautions qu'il avoit prises: mais il fut douloureusement détrompé, lorsqu'à travers le feuillage, à l'aide des premiers rayons de l'aurore, il distingua son général et l'aimable Sophie attachés à des arbres, et les Turcs endormis auprès d'eux. Il n'avoit d'autre arme que son sabre: que faire seule contre quatre ennemis? appellera-t-il du secours? Avant que ses soldats puissent l'entendre et accourir à sa voix, les Turcs peuvent se réveiller

et massacrer leurs victimes. . . . Son parti est pris, il prend la noble résolution de mourir ou de délivrer celle pour qui son cœur s'intéresse déjà malgré lui. Il se glisse en rampant le long de la bruyère; les Turcs dorment toujours, et leur respiration bruyante trouble seule le silence du matin. . . Il aperçoit leurs armes à feu placées par terre à leurs côtés; ils saute sur des pistolets, les coups partent, deux ennemis passent sans s'en appercevoir des bras du sommeil dans ceux de la mort; un troisième croit échapper au plomb mortel en grimant sur un arbre, Lauréto jette les pistolets devenus inutiles, trouve un fusil sous sa main, l'arme, ajuste le brigand, tire, et le fait tomber à ses pieds; un quatrième ennemi restoit encore, les coups de feu et le danger qu'il court ont presque dis-

sipé les fumées du vin; il fait briller son large cimenterre, et s'élançant sur le général sans défense, il veut lui ouvrir la tête: le brave Lauréto n'a que le temps de se jeter au devant du coup, qu'il reçoit au-dessus de l'œil gauche, son sang coule et lui ôte presque l'usage de la vue: mais reprenant une nouvelle vigueur, il tire son sabre, attaque son lâche adversaire, le presse, et bientôt par une large blessure dans la poitrine, lui fait vomir son ame à travers des flots de sang et de vin. Aussitôt il vole vers Sophie, que le bruit du combat avoit rappelée à elle-même, il brise ses liens, coupe avec son sabre ceux de son général: Sophie tombe dans les bras de son père, et le généreux Lauréto, sans songer à étancher le sang qui coule de son front, jouit du plaisir pur d'avoir fait une belle ac-

tion. Les cris touchants, les tendres épanchemens de la nature, et cet abandon d'une fille aimante qui échappe à l'infamie, et retrouve un père qu'elle croyoit perdu; toute cette scène d'amour filial fait naître dans son cœur un trouble inconnu, qui le rend incapable de rien faire autre chose que d'admirer la beauté qu'il vient de sauver.

CHAPITRE VII.

*Suite du précédent ; reconnoissance
qui explique le titre du Chapitre V.*

LE premier mouvement de Sophie avoit été pour la nature , le second fut pour la reconnoissance ; elle quitta les bras de son père pour se précipiter aux pieds de leur commun libérateur. Qu'elle fut son effroi en voyant le visage de ce généreux soldat tout couvert de sang ? Ce sang qui a coulé pour sauver la vie de l'auteur de ses jours , le danger que peut courir son brave défenseur ; la noblesse de sa contenance , l'énergie de son courage , et sa beauté qui

perce à travers la pâleur dont sa figure est couverte ; tout a porté dans l'ame de Sophie une impression qui ne pourra jamais s'effacer... Elle arrache le mouchoir qui couvre son sein , elle le déchire , et après avoir essuyé la figure du beau jeune homme , elle panse sa blessure , qui heureusement se trouve légère , et n'est pas descendu jusqu'à cet œil qui conserve tout son éclat. Lauréto frémit de plaisir et d'amour en sentant sur son front ce voile précieux qui a couvert les charmes secrets de Sophie ; il ne changeroit pas ce bandeau , qu'il doit à son heureuse blessure , pour tous les diadèmes de la terre...

Cependant les coups de feu avoient fait replier les vedettes , suivant l'ordre qu'elles en avoient reçu du sergent : en quelques minutes le général eut autour de lui une force suffisante
pour

l'escorter jusqu'au château de Traufmandorf, vers lequel ils s'acheminèrent tous ; pendant le chemin, Sophie ne pouvoit se lasser d'admirer son libérateur, dont elle avoit pris le bras pour se soutenir ; ayant préféré, (on devine pourquoi) faire la route à pied au lieu de monter à cheval : de son côté Lauréto n'auroit pas donné ce moment pour tout l'or du nouveau monde, et chaque fois que Sophie faisant un faux pas s'appuyoit sur lui, l'heureux écuyer serroit ce bras chéri contre son cœur qu'il sentoit tressaillir de plaisir. Ils marchaient tous les deux plongés dans la plus douce mélancolie, dont ils ne sortirent qu'en découvrant les tourelles du château : cette vue les avertit douloureusement que leur bonheur n'étoit qu'un songe, et qu'il falloit bientôt se séparer ; un

léger frémissement de crainte s'empara du cœur de Sophie, en pensant au sort qui l'attendoit dans ces murs : de façon que, sans s'en appercevoir, et par un mouvement presque machinal, elle serra plus vivement le bras de son cher libérateur, qui ayant jetté les yeux sur elle, vit presque au même instant, sur sa jolie figure, les roses de la pudeur succéder aux lys de la fatigue et de l'inquiétude. Ils étoient alors à la porte du château, tous les officiers de l'état-major venus à la rencontre du général les entouroient, Sophie n'eût que le temps de balbutier la protestation d'une reconnoissance éternelle, sa main pressa une dernière fois celle de Lauréto ; son ceil se détourna, et elle entra dans le château, dont le sergent garda la porte avec sa troupe en attendant les ordres de ses chefs.

Sophie trouva le vieux baron de Traufmandorf encore tout tremblant entre les mains de ses laquais, qui le débarrassoient de ses habits horriblement couverts de boue : son cheval s'étant abbatu dans la fuite, il avoit été renversé dans un fossé fangeux, où il seroit resté long-temps, grace au détour qu'il avoit fait pour se sauver, si l'une des patrouilles qui parcouroient le bois, attirée par ses cris plaintifs, ne fût venue l'en retirer.

Le comte de Caubor ne put s'empêcher de rire en voyant dans cet état son gendre futur : Sophie se seroit volontiers jointe à lui pour se moquer du brave major, si le souvenir des maux passés, et la crainte des maux présents, n'avoient arrêté le sourire sur ses lèvres. Elle étoit accablée de fatigue; cependant avant de se retirer dans son appartement,

elle crut utile de rappeler à son père qu'il devoit quelques récompenses au brave jeune homme qui les avoit sauvés : le comte n'y pensoit déjà plus que foiblement, car les services rendus aux grands sont comme les caractères gravés sur le sable ; mais d'après l'observation de sa fille, il ne put s'empêcher de faire appeller Lauréto, qui parut au milieu de l'assemblée avec la noble modestie du courage.

Le général ordonna à Lauréto de s'approcher, lui donna sa main à baiser ; et ayant conté l'aventure aux officiers qui l'entouroient, lui prodigua les éloges que méritoit sa bravoure. Traufmandorf, qui par dessus ses autres qualités avoit encore toutes celle d'être très-ancien, enrageoit dans l'ame en entendant louer le jeune sergent : il

prétendit que sans l'accident qui l'avoit désarçonné, cet homme, qu'on exaltoit tant, n'auroit pas eu le bonheur de délivrer son général et sa maîtresse, mais que malheureusement étant monté à cheval pour voler à leur secours avec plus d'avantage, son coursier l'avoit emporté sans qu'il fut maître de le retenir. On se moqua de cette rodomontade, mais on n'osa en rire tout haut, par respect pour le général, qui, pinçant ses lèvres pour s'empêcher d'éclater, offrit une bourse remplie d'or à son libérateur, comme si ce vil métal pouvoit payer une belle action? . . . Lauréto rougit en la refusant, et, pour toute réponse, montra au général son uniforme, et le galon d'argent qui ornoit son collet (1).

(1) En Allemagne, les pauvres gentils-

Le comte sentit alors que ses offres blessaient la délicatesse d'une ame noble et élevée; et, pour réparer cette faute involontaire, il tendit les bras à son libérateur qui tomba à ses pieds: dès qu'il fut relevé, le comte lui demanda son nom, en lui donnant l'assurance d'un prompt avancement. A peine eut-il répondu qu'il étoit noble Florentin, et qu'il s'appelloit Lauréto, que vous eussiez vu la hideuse figure du vieux major passer alternativement d'un jaune livide à un rouge pourpre, et toute sa personne donner les marques d'une vive agitation, qui ne fut pas remarquée

hommes, que la fortune ne peut porter tout de suite au grade d'officier, servent comme simples soldats; mais portent, pour marque distinctive, un galon d'argent au collet de leurs habits.

par les spectateurs , parce qu'ils avoient tous les yeux fixés sur l'intéressant jeune homme.

Il étoit temps de se retirer , tout le monde étoit accablé de fatigue : le général ordonna à son intendant d'avoir le plus grand soin de Lauréto , qu'il invita à rester auprès de lui , jusqu'à ce qu'il pût le placer avantageusement : puis il rentra dans son cabinet avec l'aimable Sophie , qui en sortant jetta sur notre héros un de ces regards qu'on ne sauroit désigner , et qui passent jusqu'au fond de l'ame.....

Dès que Lauréto fut seul , il se livra aux plus douces réflexions ; tout ce qui venoit de se passer lui parut un songe heureux , qu'il craignoit de voir finir : il étoit donc sous le même toit que celle qu'il adoroit ; il pouvoit la voir , lui parler tous

les jours ; il parviendroit peut-être à s'en faire aimer ; car il n'étoit pas assez novice pour ne pas avoir remarqué qu'un sentiment plus fort que celui de la reconnoissance agitoit l'ame de Sophie.... Le sort se lasoit-il enfin de le persécuter ? le général lui avoit promis de l'avancement ; il seroit officier sans doute avant peu ; la guerre étoit commencée ; les champs de l'honneur conduisent rarement à la fortune , mais l'image de Sophie le soutiendrait dans les combats ; et à force de belles actions il parviendroit peut-être un jour à être digne d'elle... Il s'endormit en se berçant de ces douces chimères... et il fut un moment heureux en rêvant le bonheur..

Le baron de Traufmandorf au contraire s'agitoit vainement au fond de son alcove dorée pour retrouver le

repos : le nom de Lauréto sonnoit incessamment à son oreille comme le tocsin de la vengeance céleste.
Accablé de fatigue et d'inquiétude il s'endormit enfin , mais un songe affreux vint troubler son sommeil : il revit Florence. . . le château du marquis Lauréto. . . la place du palais Pitti. . . un cadavre étoit là. . . baigné dans son sang. . . ce sang sembloit crier vengeance. . . et ces cris lui retraçoient la voix du jeune sergent. . . non pas cette voix douce qu'il avoit entendue , mais une voix lugubre qui portoit l'effroi jusqu'au fond de son ame , en répétant ces mots terribles : *rends-moi mon père. . .* Pour comble d'horreur Sophie, appuyée sur le jeune Lauréto , frémissait à la vue du cadavre sanglant , et maudissoit l'assassin. . . Le baron se réveilla , une main d'airain sembloit peser en-

core sur sa poitrine , une sueur froide decouloit de tout son corps... Les ténèbres qui l'environnoient encore prolongeoient , pour ainsi dire , les horreurs de ce rêve jusqu'après le réveil... Il passa le reste de la nuit dans la même agitation et sans se rendormir ; dès la pointe du jour , il se leva dans la ferme résolution d'employer tous les moyens , qui étoient en son pouvoir , pour écarter bien vite le jeune Lauréto , et se délivrer par son éloignement des reproches que lui faisoit sa présence : car il est temps que le lecteur sache que ce renégat juif , ce Florentin obscur , jadis laquais du marquis Lauréto , enfin que Samson Bernardillo est le même personnage que Monsieur le baron de Traufmandorf.

C H A P I T R E V I I I .

Amours secrets, surprise, persécution.

I L n'étoit pas encore tout-à-fait jour quand Traufmandorf, au grand étonnement de tous ses gens, se fit seller un cheval pour aller, avant le réveil du général, prévenir le colonel du régiment de Lauréto, sur qui il pouvoit avoir quelque autorité, le mettre dans ses intérêts, et concerter avec lui les moyens d'éloigner le jeune homme. Laissons-le trotter sur le chemin de Bellegrade, et retournons au château près de nos deux amants.

L'aurore doroit à peine le sommet

des montagnes; et déjà Sophie, qui avoit passé une nuit entière dans les réflexions, les projets, et les larmes, s'étoit rendue dans le parc, où elle promenoit ses douces rêveries. La vieille Sara, sa nourrice, vivement inquiète de la santé de sa chère enfant, (comme elle l'appelloit) descendit, et vint la joindre sous un berceau touffu où elle s'étoit retirée: la bonne femme avoit passé la nuit près de Sophie, elle avoit entendu ses soupirs, elle avoit interprété ses larmes, et elle desiroit une confidence, non par une vaine curiosité; mais par ce vif et tendre intérêt, qui donne un certain plaisir à partager les peines d'une personne qu'on chérit. Sophie n'hésita pas à verser dans le sein de sa bonne nourrice le secret qui pesoit sur son cœur. « Ma bonne, lui dit-elle, pourquoi essayerai-je de te

» cacher ce qui se passe dans mon
» ame? ne suis-je pas ta fille?... ne
» m'as-tu pas nourri de ta propre
» substance?... Que dis-je? tu es
» le seul soutien qui me reste, le
» seul être dans la nature qui puisse
» compâtir à mes peines, puisque
» mon père lui-même me repousse de
» son sein. . . . Eh bien! apprends
» donc les malheurs nouveaux de
» ton amie : Il ne suffisoit pas qu'on
» voulût lier à jamais ma destinée à
» celle d'un homme qui m'étoit in-
» différent. . . il falloit qu'aujourd'hui
» d'hui l'attrait le plus invincible
» m'attirât toute entière vers un être
» intéressant, à qui son état et sa
» fortune défendent de prétendre
» à ma main... Ce n'est pas tout : ce
» jeune homme, ce libérateur chéri,
» je sais qu'il m'aime ; j'ai lu dans

» ses yeux le langage de son cœur; j'ai
» intercepté, dans sa main qui pressoit
» la mienne, l'expression du sentiment.
» Séparé de Sophie par une barrière
» insurmontable, il sera malheureux,
» j'en suis sûre... au moins si j'avois
» à souffrir seule... Mais non : par
» une cruelle destinée, il faut que
» j'entraîne avec moi dans le pré-
» cipice celui que j'adore; il faut
» que j'arrache la vie à celui qui a
» sauvé la mienne... Ma bonne, tu
» connois l'inflexible sévérité, de
» mon père : sens-tu toute l'horreur
» de ma situation?... Ah ! pourquoi
» m'as-tu arrachée du lieu tranquille
» où j'aurois, il est vrai, coulé des
» jours sans plaisirs, mais qui au-
» roient du moins été exempts de
» peines? Non, ma bonne, jamais,
» jamais, celui qui n'a pas su tou-

» cher mon cœur ne peut espérer ma
 » main... Cet effort est au-dessus de
 » mes forces. Jamais, ja-
 » mais. »

La vieille Sara alloit répondre à ce discours touchant, et elle cherchoit dans son imagination les expressions les plus propres à adoucir l'amertume des peines de sa chère fille; une voix douce qui se fit entendre dans le lointain, fixa l'attention toute entière de Sophie. C'étoit celle de Lauréto qui, dans la solitude du matin, se plaignoit seul de sa malheureuse destinée... cette voix étoit à l'unisson du cœur de Sophie. . . Envain sa bonne voulut l'arrêter; elle se glissa sans être vue à la faveur des charmillés; et placée derrière le chanteur, elle ne perdit pas un seul mot des couplets suivans, que l'amour et le sentiment

88 L A F I L L E

de sa situation présente dictèrent au
jeune sergent :

R O M A N C E .

Premier couplet.

C'en est fait , j'aime pour la vie,
Un regard a fixé mon sort :
Oui , pour toi seule , ô ma Sophie ,
Ce cœur battra jusqu'à la mort.
Entre la gloire et mon amie
Désormais couleront mes jours :
Une moitié pour la patrie,
L'autre moitié pour les amours.

Deuxième couplet.

Mais par une douce chimère
Je berce mes sens amoureux !
Orphelin , et dans la misère,
Puis-je espérer des jours heureux ?
Sohie , au malheureux qui t'aime
Pardonne ce moment d'erreur ;
Tu méritois un diadème ,
Et je ne puis t'offrir qu'un cœur.

Troisième couplet.

Sur les ailes de la victoire
Je revole au sein des combats,
J'y cours chercher, non pas la gloire,
Mais un honorable trépas :
Fortune, à mes desirs rebelle
Je brave ta vaine rigueur ;
Je n'ai pu vivre pour ma belle,
Je vais mourir aux champs d'honneur.

Tandis que Lauréto chantoit ces couplets, en y mettant tour à tour l'accent de la douleur et l'expression du sentiment, la fille du comte de Caubor attendrie, hors d'elle-même, avoit vingt fois manqué trahir sa présence par ses sanglots. Dès qu'il eut fini, elle ne put y tenir davantage : il se fit dans son ame une explosion qui la rendit incapable de cacher plus long-temps son tendre

penchant, à celui qui sembloit si malheureux de l'avoir fait naître. « Non, » non, tu ne mourras pas, s'écria-t-elle, en paroissant tout-à-coup aux yeux étonnés de Lauréto : « non, » digne libérateur, tu ne mourras pas : celle à qui tu as sauvé l'honneur et la vie, fait ici le serment » en présence du ciel, qui punit les » parjures, de n'être jamais à un » autre qu'à toi..... » En disant ces mots, elle tendit la main à Lauréto, qui, dans sa douce surprise, tombant aux genoux de l'aimable enchantresse, dont un seul mot venoit de le faire passer de la douleur la plus vive au comble de la joie, resta immobile et incapable de rien faire autre chose, sinon de coller sa bouche brûlante sur cette main, qu'on lui présentoit comme un gage d'amour et de fidélité....

C'est ici le moment de tracer au lecteur, dans une esquisse rapide, les portraits des deux jeunes amants.

Lauréto voyoit fleurir son dix-neuvième printemps : sa figure jolie, avec noblesse, présentoit à l'œil des connoisseurs les formes pures du beau idéal ; son teint légèrement pâle, annonçoit plutôt la délicatesse d'un homme de cour que la vigueur d'un soldat ; et pourtant deux grands yeux bleus à fleur de tête, dont les regards romantiques exprimoient tour à tour où l'amour où une douce mélancolie savoient à l'occasion briller du feu imposant du courage : souvent ce teint pâle s'animoit de la rougeur de la modestie, ce qui faisoit assez bien l'effet d'un rayon de soleil, qui s'échappe au milieu d'un ciel légèrement couvert de nuagés argentés : ses dents étoient belles, et ses che-

veux châtons-clair seroient retom-
bés sur ses épaules en boucles natu-
rellement ondoyantes, s'ils n'avoient
été captifs dans un ruban militaire :
enfin, sa taille et tout son corps, sans
avoir les grandes proportions, fai-
soient naître tout à la fois le sentiment
de la force et celui de la délicatesse.

Maintenant figurez-vous une jeune
bergère à cette époque intéressante
du printemps, où la première rose
vient d'éclorre dans son jardin : pla-
cez sous des cheveux argentins, un
front noble, terminé par deux yeux
vifs, dont le jeu mobile ressemble,
sous de longs cils noirs, à l'éclair qui
vient de percer la nue : colorez les
lys de ces joues d'un vermillon
tendre, broyé par les grâces : creu-
sez deux petites fossettes à côté de
cette barrière d'ivoire, qu'entoure
un double rang de corail : priez le

zéphir, qui carresse un cou d'albâtre, d'entr'ouvrir du bout de son aîle cette gaze légère; et dessinez deux fraises vermeilles sur deux petites pelottes de neige: que votre imagination termine ce buste en vous retraçant jusqu'à ce pied mignon, les contours moelleux et doux de la Vénus romaine;... et vous aurez une idée juste de Sophie à seize ans.

Dès qu'une fois le premier aveu a déchiré pour ainsi dire le voile léger, dont la pudeur enveloppe l'amour; ces tendres sentimens, qui couvoient au fond d'un cœur novice, se répandent comme un torrent en douces protestations, et en sermens d'aimer éternellement. Telle étoit la situation de l'aimable Sophie: Lauréto revenu de son agréable surprise, ne resta pas en retour avec sa belle amie:

ils aimoient tous deux pour la première fois, et pour la première fois aussi ils pouvoient se le dire : que de choses ils avoient à s'apprendre ! leur amour innocent marchoit de découvertes en découvertes, de jouissances en jouissances, comme on voit les premiers feux du printemps faire naître à chaque pas des fleurs nouvelles.

Tandis qu'oubliant les dangers qui les menaçoient, et la grandeur des obstacles qui les séparoient encore, nos amants se berçoient de ces douces illusions qui valent peut-être mieux que les réalités elles-mêmes ; la bonne nourrice étoit aux agnêts dans le taillis du parc : car, de tout temps, le rôle de l'amitié a été de faire sentinelle pour l'amour. Plusieurs heures s'étoient écoulées pendant cet échange mutuel de faveurs et de serments ; le soleil promenoit déjà dans l'azur cé-

leste son disque radieux, lorsqu'on vit arriver dans le parc, au son des flageolets et des musettes, tous les jeunes garçons et les jeunes filles du village, parés de leurs atours des dimanches, et conduits par Christiern, Fritz-Hébert, et la belle Catherine. Ces bonnes gens cherchoient leur aimable libérateur, pour lui offrir la couronne de lauriers que méritoit son courage. Cet hommage simple étoit fait pour toucher plus vivement l'ame de Lauréto, que tout l'or que la reconnoissance du comte de Caubor avoit voulu lui prodiguer : Sophie, de son côté, en voyant exalter les vertus de celui qu'elle aimoit, sentoit en quelque sorte diminuer la distance que la fortune envieuse avoit mise entre elle et lui.

Les danses champêtres commencèrent au son des flageolets, Sophie

ne put refuser d'essayer une allemande avec son cher Lauréto : la valse amoureuse rapprocha leurs bouches et leurs seins, ils sentirent mutuellement palpiter leurs cœurs, la rougeur du plaisir colora leurs joues animées, et leurs yeux pétillans de désirs, savourèrent à longs traits et lentement la coupe des voluptés..... Oui, je l'ai senti plus d'une fois, cette danse enchanteresse n'a été inventée par les graces que pour les amants heureux !...

Ce fut sur ces entrefaites que le comte de Caubor et le baron de Traufmandorf, attirés dans le parc par le son des instruments villageois, arrivèrent à l'improviste ; les plaisirs s'enfuirent à leur aspect, et la triste contrainte prit la place de la franche liberté.

Si le comte fut surpris de la nou-

veauté de cette fête, il le fut bien davantage en croyant remarquer une espèce d'intimité entre le sergent et sa fille : ses regards sévères, promenés tour à tour sur eux, les fit rougir, et confirma tous ses soupçons. Traufmandorf à son tour sentoit un vif dépit en voyant les égards de Sophie pour le seul homme qu'il craignoit dans la nature, et la basse jalousie commença à semparer de son cœur.

Cette situation désagréable pour tout le monde, étoit particulièrement trop pénible pour le comte de Caubor, pour qu'il ne la fit pas finir sur-le-champ : en conséquence, après avoir appris le sujet de la fête, il renvoya tout le monde, avec ce ton de brusquerie que donne l'habitude du commandement, et n'oublia pas d'ordonner sévèrement à Lauréto

de se rendre au château, et d'y attendre ses ordres.

Sophie restée seule avec son père et son persécuteur, sentit le contraste de sa situation présente avec les moments de délices qui venoient de s'écouler comme le nuage léger emporté par le vent : dans un instant sa gaité disparut, son ame se replia sur elle-même; et elle resta en présence de son père, comme le criminel devant le juge sévère qui va prononcer son arrêt.

Cet arrêt ne se fit pas long-temps attendre : « Ma fille, dit le comte, » la guerre est déclarée, demain » mon armée quitte cette position » pour aller attaquer l'ennemi; tu » vas rester dans ce château; mais la » décence ne permet pas que tu y demeures sans un titre, qui t'en » rende la souveraine : j'ai ton aveu... » voici ton époux.... »

Sophie repoussa avec horreur la main décharnée du vieillard, qui déjà pressoit la sienne : l'amour lui avoit donné la force nécessaire pour résister à la tyrannie paternelle ; elle osa déclarer positivement à son père qu'elle en aimoit un autre ; qu'elle avoit fait serment en présence du ciel de ne jamais avoir d'autre époux que lui ; et qu'elle ne seroit jamais au baron. . . . « Eh bien ! nomme-le » cet infâme séducteur, nomme-le, s'écria Caubor en courroux. . . . « Celui » que vous nommez un séducteur, répondit Sophie avec un ton calme, » c'est cet homme aimable à qui je » dois l'honneur et la vie ; c'est celui » qui a exposé ses jours en se jettant » au-devant du coup qui menaçoit » votre tête ; enfin, c'est Lauréto. — » « Un aventurier. — Il est gentil- » homme. — Un soldat sans biens. —

« Le courage est le vrai bien du
 » soldat, — condamné à ramper dans
 » un rang subalterne, son mérite
 » percera tôt ou tard, et vous-même,
 » mon père, vous lui rendez
 » assez de justice pour ne pas le
 » préférer au fond de l'ame, à ces
 » êtres pusillanimes, pour qui la
 » fortune a tout fait, et qui désho-
 » norent le choix de la fortune....»

Le vieux baron rougit et pâlit tour à tour en entendant ces mots sévères dont il sentoit l'application ; mais la rage ne tarda pas à l'emporter dans son cœur sur une honte passagère.... Le comte étonné du courage de sa fille, qui osoit lui résister pour la première fois, ne retrouvoit pas de paroles sur ses lèvres agitées par la colère et la surprise..... En se retournant il aperçut Lauréto : « Venez, » lui dit-il, Monsieur, venez voir



» votre ouvrage : pour prix de mes
» bienfaits , vous avez porté le
» trouble dans ma famille , vous
» avez rendu ma fille rebelle à mes
» volontés ; mais vous ne jouirez pas
» du fruit de vos ruses : comme père
» de Sophie , je vous défends de
» penser plus long - temps à une
» femme qui ne sera jamais à vous :
» comme votre général , je vous or-
» donne de me suivre au camp.....
» Officiers ! que mon avant-garde
» soit prête à l'instant à quitter ces
» lieux ; et vous , Mademoiselle ,
» vous resterez dans ce château sous
» la surveillance de celui qui sera
» un jour votre époux : quand vous
» aurez réfléchi sur les avantages que
» vous refusez , votre cœur oubliera
» bien vite des sentimens exaltés qui
» déshonoreroient ma vieillesse en
» faisant le malheur de votre vie. —

» Non, mon père, jamais, jamais je
» je n'oublierai mon libérateur, ne
» l'espérez pas.... non jamais ».

Ces derniers mois de Sophie furent perdus dans les airs, car le vieux baron ayant saisi sa main avec une espèce de violence qui le rendit plus odieux encore, l'entraînoit dans le château où il rentra triomphant. Le général ne tarda pas à exécuter son dessein : il étoit instant de repousser les attaques des ennemis, qui tous les jours faisoient des excursions au-delà du Danube, et dont quelques-uns mêmes avoient été surpris levant le plan de la forteresse de Traufmandorf : en conséquence, le comte ayant fait décamper ses troupes, résolut de les porter plus en avant, et de placer son quartier général au centre même de la forêt, pour couvrir par ce moyen et Belgrade et le

château du baron ; enfin pour être à portée d'attaquer lui-même les Turcs avec avantage , lorsque les circonstances le permettroient.

Ainsi donc Lauréto , sacrifiant l'amour au devoir , fut obligé cette fois de partir sans pouvoir dire un seul mot à son amie.

CHAPITRE IX.

*Un dernier adieu , catastrophe ,
emprisonnement.*

SOPHIE, retirée dans sa chambre et cachée derrière les rideaux de gaze qui couvroient sa croisée , vit les troupes sortir du château , suivit des yeux la colonne tant que sa vue put le lui permettre ; et versa des larmes amères , en voyant son amant porter sur le lieu qu'il quittoit ses regards inquiets , pour chercher une dernière fois les yeux de sa maîtresse ; mais elle n'osa se montrer de crainte d'irriter tout-à-fait son père , qui , placé à cheval presque vis-à-vis sa fenêtre ,

passoit en revue son avant-garde, Sophie se contenta d'envoyer à son bien-aimé mille baisers qui ne purent arriver jusqu'à lui ; et, lorsqu'elle ne distingua plus que le haut des armes qui brilloient aux rayons du soleil couchant, à plus d'une demie-lieue du château, sur une éminence où la troupe défiloit, elle tomba entre les bras de sa nourricè dans une stupeur voisine de l'anéantissement.....

Le comte de Caubor étant arrivé vers la fin du jour sur le terrain qu'il avoit choisi, fit faire halte à sa colonne, prit une position respectable; et ayant fait dresser le camp, se retira dans sa tente en proie à tous les chagrins que lui causoit la désobéissance de sa fille, qu'il aimoit beaucoup dans le fond du cœur, quoiqu'il voulût la sacrifier à la fortune et à l'ambition.

Un moment après, la nuit enveloppa le camp d'un voile sombre, dont l'obscurité n'étoit interrompue partiellement que par les foibles rayons de la lune qui se levoit sur l'horison, et qui argentoit un côté des tentes en laissant l'autre dans une nuit profonde. Tous les soldats accablés de fatigue se livroient aux douceurs du repos ; Lauréto seul ne pouvoit les goûter.... Il repasse dans son imagination les diverses scènes de cette journée, où il a vu naître et mourir l'éclair rapide de l'espérance : il se rappelle cette voix si douce de sa Sophie lorsqu'elle lui juroit d'aimer toujours, et la voix foudroyante du père, dont l'autorité bravoit la sainteté de ce serment.... Inquiet, il se lève... sort de la tente dans laquelle reposent ses camarades, et promène aux bords du camp ses pen-

sées mélancoliques et sombres : insensiblement il a , sans s'en douter , pénétré dans les sentiers tortueux de la forêt ; il ne s'apperçoit pas dans sa rêverie qu'il s'éloigne du camp ; les sentinelles , moins nombreuses sur les derrières n'ont pas pris garde à un seul homme , ou sont aussi plongées dans les bras du sommeil : un aimant invincible semble attirer Lauréto et diriger ses pas , au bout de deux heures de marche , il revient à lui et se trouve justement sous les murs du parc de Traufmandorf.

Les mêmes raisons qui tourmentent le cœur de Lauréto avoient empêché Sophie de fermer ses yeux baignés de larmes : elle étoit descendue dans le parc , et appuyée sur sa nourrice elle contemploit l'astre des nuits , et lui adressoit des vœux pour son amant. Lauréto entend son

nom, il reconnoît la voix chérie de son amante : soudain n'écoutant qu'une folle passion, il franchit le mur et tombe aux pieds de Sophie, qui reste dans ses bras anéantie de surprise et de plaisir.

La bonne nourrice eut beau leur montrer les dangers de leur situation ; envain voulut-elle obliger Lauréto à retourner au camp ; envain représenta-t-elle que le jaloux Traufmandorf pouvoit se réveiller et les surprendre, que le parc étoit plein de gardes, enfin qu'ils pouvoient être découverts ; la voix de l'amour fut plus forte que celle de la raison : « Ma bonne, disoit Sophie, c'est un » dernier adieu, il va me quitter » peut-être pour toujours ; encore » une minute..... » — Encore une minute, répétoit Lauréto prêt à partir, et revenant toujours sur ses pas,
encore

» encore une minute...encore un seul,
 » un seul baiser. . . . En l'embrassant
 Sophie disoit : « Hélas ! cette tête
 » chérie va peut-être dès demain
 » être exposée aux cimetières et aux
 » boulets. . . . » — « Partez , partez ,
 » voici le jour , répétoit Sara.
 « Oh , ma bonne , disoit Sophie , si
 » la mort , l'affreuse mort moisson-
 » noit sa jeunesse ! . . . — Si ma So-
 » phie devenoit l'épouse de l'odieux
 » vieillard , continuoit Lauréto.... »
 et en parlant il serroit Sophie dans
 ses bras en répétant : ... « Encore une
 » minute , encore un baiser. »
 Enfin de minute en minute , de baiser
 en baiser , l'écho indiscret répétoit
 pour la dernière fois : *encore* ; quand
 les premiers rayons du matin parurent
 tout-à-coup aux yeux surpris et affli-
 gés des deux amans qui auroient vo-
 lontiers désiré une nuit éternelle....

Il fallut bien se séparer, il le fallut... Lauréto en soupirant se mit aux pieds de sa belle amie qui coupa une boucle de ses blonds cheveux, et la donna à son amant comme un gage de sa foi; Lauréto 'la reçut et la plaçant sur son cœur, il s'écria avec enthousiasme: « elle sera là jusqu'à » son dernier battement.... » Sophie voulut avoir en échange le bandeau qui avoit pressé la blessure et reçu le sang précieux de son ami. . . . Elle l'attacha à son bras, en soupirant ces mots.... « Ce bandeau restera toujours » jours à mon bras, il me rappellera » une image touchante et chérie, et » il me donnera la force de résister » à des lois tyranniques.... » En achevant elle tomba dans les bras de Lauréto.... Ce fut dans ce moment critique que le vieux baron parut tout-à-coup au milieu d'eux, conduit par l'inférieure jalousie. Il avoit tout

vu, tout entendu. . . La démarche indiscreète de Lauréto, qui l'avoit écarté du camp où le retenoit son devoir, donnoit trop de prise sur lui au persécuteur de sa famille, pour qu'il ne saisît pas sur-le-champ cette occasion de venger son amour méprisé; aussi s'empressa-t-il de s'en servir pour reprocher à son rival ce qu'il appelloit une honteuse désertion. A ce mot qui l'outrage, le fier Lauréto vent répliquer; le major usant de son autorité, jure qu'il va le faire reconduire enchaîné à la tête du camp, et ayant fait ce geste menaçant si familier aux officiers du nord; plus prompt que l'éclair, Lauréto indigné saute sur la canne qui est levée sur lui, et furieux du traitement que le major lui prépare, il oublie les lois sévères de la discipline et les conséquences terribles

qui peuvent en résulter , brise la canne en mille morceaux , et se jettant sur le baron qui avoit mis l'épée à la main pour l'en percer ; il la lui arrache et va le punir de sa lâche conduite : mais les gardes , attirés par les cris du major , étoient accourus à sa voix , et avoient saisi l'infortuné sergent qui se débattoit envain au milieu d'eux. Dans un moment il fut chargé de chaînes , renvoyé au général comme déserteur et rebelle ; et Sophie , dont les prières ne purent toucher le barbare vieillard , fut elle-même conduite dans une tour obscure , dans laquelle le vindicatif baron la fit enfermer sous de triples verroux ; sans lui permettre même de garder auprès d'elle sa bonne Sara , dont la présence auroit pu verser dans son cœur déchiré le baume de la consolation.

Laissons le malheureux Lauréto chargé de chaînes , et conduit comme un criminel , retourner au camp , où un châtimeut terrible et non mérité l'attend , et suivons l'intéressante Sophie au fond ds sa prison.

CHAPITRE X.

*Découverte effrayante, entreprise
courageuse.*

CET endroit de la tour dans lequel Sophie avoit été enfermée , n'étoit pas précisément un cachot, c'étoit une vaste chambre antique, dont les tapisseries délabrées par le temps tomboient en lambeaux : à la lueur d'une lampe pâle , Sophie y distingua deux fauteuils vermoulus, et un grabat sur lequel on avoit jetté à la hâte des draps blancs et une couverture.

Etoit-ce donc dans cette prison que la fille du comte de Caubor étoit condamnée à pleurer la trop grande

sensibilité de son cœur? Combien y resteroit-t-elle? Pourquoi ne lui donnoit-on pas sa nourrice pour compagne? De quel droit le baron la tenoit-il en charte privée? Son père avoit-il pu lui confier une autorité semblable sur sa personne? Enfin, qu'étoit devenu son amant? Ah, sans doute un sombre cachot seroit le prix de son imprudence!...

Tous ces pensers agitoient l'ame de Sophie, elle se promenoit en long et en large dans sa vaste prison, dont le plancher à demi pourri s'ébranloit sous ses pas. Un peu de crainte, et peut-être une envie vague de chercher des moyens d'évasion, lui firent naître l'idée de visiter la chambre où elle se trouvoit: ce vaste appartement n'étoit éclairé, comme nous l'avons dit, que par la foible lueur d'une lampe,

dont la lumière vacillante ne s'étendoit qu'à un très-petit diamètre ; la lune fraploit d'à-plomb sur les barreaux qui couvroient au-dehors le vitrage gothique d'une seule et unique fenêtre qui donnoit sur la campagne ; le silence de la nuit n'étoit interrompu momentanément que par le vol des oiseaux nocturnes, et par les cris rauques des sentinelles , répétés par un écho lointain et sourd. Sophie frémit involontairement en prenant la lampe pour faire le tour de la chambre et en examiner les issues. Peu-à-peu elle se rassura, et elle en avoit déjà parcouru les deux tiers sans rien découvrir , lorsqu'en s'appuyant contre le mur elle sentit sous la tapisserie une porte , dont les ais rongés par la vétusté cédèrent aisément à ses efforts , après qu'elle eut levé le lambeau qui la couvroit.

Cette porte masquoit une espèce d'armoire ou d'enfoncement creusé dans le mur. Sophie ayant porté la lampe dans cette cavité, fut frappée d'une soudaine terreur en apercevant sur une vieille tablette un long poignard à l'italienne rongé de rouille et couvert de sang: elle recula quatre pas en arrière à cette vue; mais bientôt une curiosité plus forte que la peur la fit avancer de nouveau et continuer ses recherches: rien ne s'offroit pour satisfaire cette téméraire curiosité, elle alloit abandonner l'entreprise et s'en retourner vers son grabat; s'étant baissée par hasard elle découvrit au bas de cet enfoncement, dans les planches mal jointes, une ouverture, et sans beaucoup de peine elle parvint à lever une trappe fabriquée dans le plancher. Que devint-elle en distinguant

dans un petit caveau , dont cette trappe bouchoit l'entrée , un cadavre déjà en putréfaction , dont l'odeur fétide pensa la faire tomber à la renverse ?...

Tout ce qui venoit de s'offrir à sa vue étoit si singulier , et sembloit tellement attaché à sa situation présente , que son courage fut plus fort que la peur ; d'ailleurs le lecteur doit s'être aperçu que Sophie n'étoit pas une femme ordinaire : aussi cette amante intrépide ayant distingué un rouleau de papier qui passoit sous la veste déchirée du cadavre ; elle eut la fermeté de se baisser vers le fond du caveau , et de saisir cet écrit : dès qu'elle fut un peu remise de sa frayeur , et de l'effort qu'elle venoit de faire sur elle-même , elle repoussa la porte de l'enfoncement , baissa la tapisserie , gagna l'autre bout de la

chambre ; et après avoir attentivement examiné autour d'elle si personne ne suivoit ses démarches : elle déroula le papier. Jugez qu'elle fut sa surprise , en y lisant ces mots tracés en caractères de sang :

« Qui que tu sois , qui lis cet écrit... »
 » prie pour mon ame. mais ne
 » plains pas mon sort , je l'ai bien
 » mérité. l'instrument et la
 » victime d'un scélérat ; je suis de-
 » puis quatre jours enfermé dans
 » cette tour sans nourriture.
 » ô mon dieu ! la soif dévo-
 » rante ! une goutte d'eau.
 » une seule goutte d'eau ?
 » Non. ainsi doit périr l'assas-
 » sin. apprends. toi qui
 » frémis. apprends. Oui ,
 » c'est mon bras , le bras de Fabri-
 » cio qui , par l'ordre du scélérat
 » Bernardillo , qu'on appelle ici

» Traufmandorf. . . . c'est mon bras,
 » sur la place du palais Pitti. . . .
 » qui a porté le coup mortel au
 » marquis de Lauréto. . . . il est
 » vengé: quel espoir! les
 » verroux de ma prison retentissent...
 » est-ce du pain ou la mort?
 » oui, la mort ou du pain. . . . on
 » vient. . . . je ne puis conti. . . ».

A cette terrible lecture, Sophie recule stupéfaite d'horreur, son sang reflue avec force vers son cœur en abandonnant ses veines; et ses cheveux se dressent sur sa tête....

Que peut-elle faire dans une pareille circonstance? Appellera-t-elle du secours? Mais les murs ainsi que les tyrans sont sourds aux cris de l'innocence.... Elle relit l'écrit fatal, elle se rappelle confusément que ce Fabricio, dont il est question, a été domestique du baron de Traufman-

dorf : on en parloit à son arrivée au château ; il venoit de disparoître tout-à-coup, mais depuis six mois son esprit, disoit-on, étoit aliéné ; il n'étoit question dans tous ses discours sans suite, que de sang, de cadavres, de gibets ; enfin il avoit la tête perdue, et l'on assuroit que le jour même de l'arrivée du baron il s'étoit précipité dans le Danube...

L'obscurité jettée à dessein sur le sort de cet homme, se développoit aux yeux de Sophie pour lui laisser voir la vérité.... La voilà cette terrible vérité !.... Voilà la cause de cette disparition subite !.... Sa folie, c'étoit le remords d'une ame agitée ; son crime, des mots échappés qui pouvoient faire découvrir l'auteur primitif de l'assassinat ; sa punition... la mort.... Qu'elle effrayante découverte ?... Quoi ! cet homme que son

père veut lui donner pour époux, cet homme que son cœur déteste, et qui la retient en captivité, c'est un assassin! c'est l'assassin du père de son ami!.... Et, grand dieu! cet ami, ce Lauréto chéri, est maintenant lui-même au pouvoir du meurtrier de son père.... Qui peut répondre que cet infortuné jeune homme ne tombera pas victime du jaloux scélérat qui est le maître de sa destinée? Peut-être même en ce moment le fer mortel perce-t-il sa poitrine... En disant ces mots, Sophie a cru entendre un cri déchirant... elle écoute en frémissant... un second cri se fait entendre... ce cri part du pied de la tour... Sophie s'avance vers la fenêtre, enlève un des vitraux, et place une oreille avide à l'ouverture qu'elle vient de faire; tout son corps est couvert d'une

sueur froide , elle ose à peine respirer Pousseroit-on la barbarie jusqu'à égorger son amant presque sous ses yeux ?.... Ah ! lorsqu'une fois un crime est commis , tous les autres ne sont plus qu'un jeu , surtout lorsqu'ils servent à ensevelir le premier dans la nuit profonde du silence et de l'oubli....

Sophie , attentive et hors d'elle-même , n'entendoit plus rien que le bruit du vent qui se jouoit dans les barreaux ; elle se retiroit dans la persuasion que son imagination égarée par son cœur venoit de la tromper.... Un troisième cri arrive jusqu'à elle , mais ce n'est plus le cri lugubre d'un homme qui rend le dernier soupir , c'est le *qui vive* d'une sentinelle placée au pied de la tour... On n'imaginera pas que la voix d'un de ses gardes pût faire une impres-

sion agréable sur les oreilles de la prisonnière; cependant cette voix qui ne lui semble pas inconnue lui cause un tressaillement de plaisir. . . . Se seroit-elle trompée encore une fois? Dans son impatience elle enlève un second vitrau, qui n'est retenu que par un foible plomb, et elle passe en dehors sa tête toute entière, qui n'est arrêtée que par le grillage de fer placé extérieurement. Elle écoute de nouveau. . . . La même voix répète *qui vivé!* et cette voix douce va jusqu'au cœur de Sophie. . . . Elle n'hésite plus, elle a reconnu la voix de Christiern, ce jeune homme dont Lauréto a sauvé la maîtresse des mains de Barberousse. . . . C'est le ciel sans doute qui l'envoie pour délivrer l'amante de son bienfaiteur; un rayon d'espérance pénètre au fond de son ame agitée. . . . Elle

appelle doucement ; on lui répond : et bientôt elle est certaine de parler à l'amant de la belle Catherine ; bientôt elle a trouvé un être sensible qui plaint son sort, et qui voudroit, au prix de tout son sang, pouvoir l'arracher aux malheurs qui la menacent.

La vieille tour dans laquelle elle étoit renfermée étoit très-élevée, et donnoit sur la campagne dans un endroit où il n'y avoit point de fossés : quoiqu'il n'y eût aucune espèce de probabilité qu'une femme osât et pût échapper par cet endroit ; comme le baron avoit ordonné de prodiguer les sentinelles, tant à cause du voisinage de l'ennemi que pour la sûreté de la prisonnière ; on avoit cru devoir placer une védettes à cheval dans cette partie de la campagne pour avertir des mouvemens extérieurs, et,

par un heureux hasard, c'étoit Christiern, qui, après avoir épousé la belle Catherine, avoit rejoint le régiment de hussards, dans lequel, ainsi que nous l'avons vu plus haut, il s'étoit enrôlé : c'étoit Christiern, dis-je, qu'on avoit mis à ce poste, qu'on regardoit comme le moins important ; attendu que les portes de la tour et de la forteresse étoient exactement closes, et gardées de tous les côtés.

Christiern qui avoit été témoin du malheur arrivé à son ami Lauréto, au brave libérateur de sa Catherine, avoit versé des larmes de rage de ne pouvoir le secourir ; il savoit que Sophie étoit enfermée dans ce donjon au pied duquel il se trouvoit, et ayant apperçu une petite lumière au-dessus de sa tête, tout au haut de la tour, il avoit aisément conçu que

le cachot de la belle prisonnière donnoit de ce côté, qu'il pourroit en l'appellant lui parler sans être entendu, la consoler, la servir peut-être; et dans cette intention, il avoit multiplié des cris de *qui vive* inutiles; puisque l'endroit étoit désert, afin que Sophie pût reconnoître sa voix sans que personne autre se doutât de ses desseins.

« Belle Sophie, disoit Christiern,
 » êtes-vous seule dans la prison? —
 » Oh seule, s'écrie Sophie, seule
 » avec la mort. — Parlez bas, il y a
 » des factionnaires sur le rempart. —
 » Bon Christiern, où est mon Lau-
 » réto? — Hélas! Madame, on le
 » conduit enchaîné à la tête du camp,
 » les vieux soldats m'ont dit que son
 » imprudence lui coûteroit la vie. —
 » Il mourroit!... pour avoir puni un
 » infâme scélérat!... justice éter-

» nelle , où est ta foudre ?... — Les
» verges ; voilà le cruel supplice
» auquel une loi de sang le con-
» damne : à la pointe du jour le
» conseil de guerre s'assemble.....
» l'arrêt n'est point douteux..... —
» Christiern , reprend Sophie , il faut
» que j'aïlle me jeter aux genoux
» de mon père ; il faut que je lui
» dévoile un affreux complot ; Chris-
» tiern , veux - tu sauver ton bien-
» faiteur ? — Si je le veux ! . . . —
» Eh bien , arrache - moi de cette
» exécration prison . . . — Mais , ma-
» dame , comment ?.... attendez....»
En parlant , il monte debout sur son
cheval croyant pouvoir atteindre aux
barreaux de la fenêtre , mais ils sont
si élevés qu'il ne peut pas même y
toucher avec la pointe de son sabre...
« Impossible , s'écrie-t-il ! en retom-
» bant en selle ! . . . cependant , si

» Madame avoit par hasard un cou-
» teau , des ciseaux , ou quelques
» armes tranchantes ; si elle pou-
» voit limer un seul bârreau , je la
» recevrois dans mes bras sans dan-
» ger. — Un couteau , dit Sophie ,
» non . . . attends , attends , j'ai ici
» quelque chose . . . l'instrument
» du supplice sera celui de la déli-
» vrance. » En disant ces mots , elle
retourne à tâtons vers la funeste ar-
moire , car la lampe s'étoit éteinte ;
son courage et l'envie d'être libre lui
font braver une seconde fois l'hor-
reur de cet endroit fatal ; elle lève la
tapisserie , dont la poussière qui
tombe sur sa main la fait frisson-
ner , elle ouvre la porte , et malgré
l'odeur pestilentielle qui la repousse
en arrière , elle cherche , saisit le poi-
gnard , et revenant avec précipita-
tion à la fenêtre : « Christiern. . .

» me voici , dit - elle d'une voix
» tremblante , je vais tenter l'entre-
» prise , le ciel secondera l'inno-
» cence et la vertu Cher Chris-
» tiern , veille près de la tour , ma
» fortune , que dis-je ? ma recon-
» naissance et l'amitié de Lauréto te
» payeront ce signalé service »
Soudain elle se met à l'ouvrage et
commence à limer un barreau avec
cette ardeur d'un captif qui brise ses
fers Mais hélas ! efforts impuis-
sants ! le barreau se trouve trop so-
lide et trop épais Après une
demie-heure de travail , Sophie épuî-
sée , et la main toute sanglante , est
forcée d'abandonner cette entre-
prise elle tombe hors d'haleine
sur le plancher , qu'elle baigne des
larmes poignantes du désespoir

C'est dans cet instant critique que
la ronde major passe sur le rem-

part ; les cris multipliés des sentinelles rappellent Sophie à elle-même, elle cache le poignard dans son sein :
 « du moins, s'écrie-t-elle avec amertume, s'il n'a pu me donner la liberté, il saura m'affranchir du déshonneur. . . . » Rafferme par ce sentiment, elle se couche sur son grabat feignant un profond sommeil... L'officier de garde entre dans la tour, et croyant la prisonnière réellement endormie, il se retire promptement et sans bruit par respect pour elle, referme la porte en dehors, et continue sa ronde....

Dès que le silence qui règne dans la forteresse annonce à la fille du comte de Caubor que le danger est passé, elle revient à la fenêtre, et appelle Christiern. . . . « Madame, » lui dit-il, je vois avec douleur que toutes mes tentatives seront vaines ;

» ma faction va finir, et dans une
» demie-heure je serai relevé de ce
» poste; je sens qu'il est impossible
» que la grille épaisse de la fenêtre
» cède aux efforts d'une foible
» femme, seule et sans secours:
» dites-moi vite ce qu'il faut que je
» fasse pour le brave Lauréto, et je
» jure de le sauver ou de périr avec
» lui....»

Il parloit encore, mais Sophie ne l'entendoit plus; une inspiration soudaine avoit fait briller à son esprit l'éclair de l'espérance. . . . Elle se rappelloit que la veille, en allant se promener sur le donjon de la tour, elle avoit passé dans un escalier sur lequel s'ouvroit la porte de sa chambre; elle s'étoit apperçue que l'officier en sortant n'avoit fermé cette porte qu'à la clef; elle conçoit l'espoir de forcer la serrure à l'aide du

poignard ; elle cherche la porte dans l'obscurité , par un heureux hasard la serrure , toute forte qu'elle étoit , ne tenoit que par quatre écrous simples , qu'elle a le bonheur d'enlever l'un après l'autre ; la serrure tombe dans ses mains , et la porte est ouverte..... Plus légère que l'oiseau échappé de sa cage , elle monte l'escalier d'un pas rapide , et en deux minutes se trouve sans obstacle sur la platte-forme de la tour , où elle tombe à genoux pour remercier le ciel : c'est de là qu'elle appelle Christiern , qui s'étonne de la voir sortie de son cachot ; elle lui annonce le dessein qu'elle a conçu de descendre de cette platte - forme ; envain veut - il s'y opposer , envain lui représente-t-il le danger qu'elle court en descendant d'une tour aussi élevée ; il s'agit de sauver son amant , rien ne l'effraye , rien ne

l'arrête : elle détache sa ceinture , la fixe par un nœud solide à un des créneaux , et commence à descendre plaçant alternativement ses pieds et ses mains dans les trous que le temps a creusé dans le mur ; Christiern tremblant et debout sur son cheval pour être plus près d'elle , lui tend les bras pour la recevoir si le pied lui manque.... Le ciel ser voit le projet hardi de cette fille innocente , un nuage épais voilant la courrière des nuits , ensevelissoit l'évasion de la belle prisonnière dans une obscurité profonde : déjà elle avoit franchi les deux tiers de la tour , déjà les deux mains de Christiern pouvoient atteindre jusqu'à ses pieds , tout-à-coup un soldat qui , de l'angle d'un bastion où il est posté en sentinelle , a cru distinguer quelque chose dans l'ombre , vocifère un *qui*

va là menaçant, qui fait trembler Christiern et Sophie.... ils s'arrêtent épouvantés... Le terrible *qui va là* est répété, et le frottement aigu d'une batterie de fusil dont on bande le ressort le suit de près; enfin le troisième *qui va là* se prononce, un coup de fusil part en même-temps; Sophie jette un cri et tombe évanouie dans les bras du généreux hussard.... A ce coup inattendu, le jeune homme frappé de terreur se croit perdu sans ressource. Que fera-t-il du précieux fardeau dont il est chargé? Sophie ne revient pas de son évanouissement; cependant le coup de fusil a donné l'alerte dans la place, le tambour rappelle, on court aux armes de toutes parts; s'il tarde un instant il va être entouré de gardes, et arrêté ainsi que Sophie? Cette fille infortunée n'a aucun mouvement; la

balle l'auroit-elle frappée ? est-elle morte de frayeur ? dans cette incertitude cruelle, le génie de l'amitié inspire ce nouveau Pilade ; il porte promptement Sophie à dix pas de la forteresse, il la couche sur l'herbe et la couvre de son manteau, dont la couleur se marie dans l'obscurité avec la verdure : ceci fait, il tire lui-même en l'air un coup de pistolet, et appelle du secours à grands cris.

Le baron de Traufmandorf, réveillé en sursaut, a volé à la prison de Sophie : ne trouvant plus sa victime, il accourt aux cris de la vedette extérieure ; Christiern lui raconte avec une naïveté qu'il affecte, qu'il vient de voir un espèce de revenant descendre de cette tour, qu'il a voulu le poursuivre, que son cheval s'est abattu, qu'il a tiré un coup de pistolet-après le phantôme,

mais qu'alors il a disparu de ce côté; et il indique le côté opposé à celui où est Sophie. Le baron de Traufmandorf, outré de rage, injurie Christiern; le menace des plus cruelles tortures, et le frappe de sa canne; le jeune héros, ô prodige de vertu! reçoit ce traitement sans murmurer, et persiste dans sa déposition; le baron de Traufmandorf jurant qu'il va le passer au fil de l'épée s'il ne retrouve bientôt la fille du comte de Caubor, fait partir tout son monde à la poursuite de la fugitive, et s'enfonce lui-même, accompagné d'un gros de soldats, vers l'endroit de la forêt que Christiern désigne.

Celui-ci au comble de la joie retourne vers l'amante de Lauréto; elle est revenue à elle, elle n'est point blessée, elle a tout entendu, elle a

frémi vingt fois. en sentant les pieds des gardes qui ont passé à côté d'elle sans la découvrir, grace à l'ingénieuse industrie de son libérateur; Christiern lui donne son bonnet de police, la couvre de son manteau, afin qu'elle puisse être moins reconnu dans l'obscurité, et se cacher dans les brossailles si elle se sent poursuivie de trop près.... Après quoi, l'ayant mise dans un sentier opposé à la route qu'a prise le major, il lui annonce qu'en suivant toujours le sentier, elle arrivera en peu de temps chez le bon Fritz-Hébert, où elle peut être certaine de trouver tous les soins de l'amitié et de la reconnoissance: il adresse au ciel des vœux ardens pour qu'elle arrive saine et sauve chez ce brave campagnard; et Sophie, enveloppée du manteau et marchant à pas précipités, s'abandonne à l'amour et à la providence.

C H A P I T R E X I.

Conseil de guerre ; Lauréto est condamné à la mort ; ses adieux touchants à sa douce amie.

TANDIS que ceci se passoit au château, l'infortuné Lauréto avoit été reconduit à son corps, et on l'avoit lié à un poteau qui avoit été sur le champ planté à cet effet au front de bandière du camp.

Lorsque le comte de Caubor eut pris connoissance de cette aventure, il vit bien que le crime du sergent ne provenoit que d'un excès d'amour et d'une saillie de jeunesse ; et pesant cette faute dans la balance de la

justice, avec le service éclatant que ce brave homme lui avoit rendu, il crut de la prudence d'étouffer cette affaire, pour l'honneur de sa fille; et il se proposa, après avoir tancé vivement le téméraire Lauréto, de le faire passer dans une autre colonne de l'armée, avec un grade plus honorable; croyant obtenir aisément de son gendre futur un consentement formel de ne pas le dénoncer, et d'oublier un moment d'erreur. Ce fut sur ces entrefaites que le général reçut une nouvelle ordonnance du baron de Traufmandorf, qui lui annonçoit la fuite de Sophie, à laquelle il déclaroit renoncer; et protestant qu'il vouloit poursuivre sa vengeance, il lui recommandoit de traduire Lauréto au conseil de guerre dès la pointe du jour, car il étoit encore nuit. A la nouvelle inattendue de cette fuite,

qui fut un coup de foudre pour le comte, il oublia ses sages résolutions, il perdit de vue la reconnoissance qu'il devoit à son sauveur ; enfin il ne vit plus que son déshonneur, la rupture d'un mariage qui lui assuroit une fortune dont il avoit besoin, la perte irréparable de la réputation de sa fille, et attribuant tous ces maux au malheureux amant, il donna l'ordre de convoquer le conseil de guerre pour la première heure du jour, et de livrer le rebelle à toute la rigueur des loix.

Cet ordre cruel, qui entraînoit inévitablement la perte de Lauréto, ne tarda pas à s'exécuter : aux premiers rayons de l'aurore tous les officiers convoqués se réunirent dans la tente du général, qui ouvrit aussitôt le conseil de guerre. Lauréto y parut entouré d'une grande partie

des soldats de l'armée, qui tous s'intéressoient à son sort: pendant qu'on établissoit les preuves du délit, qui ne furent pas difficiles à trouver, attendu la grande quantité de témoins, vous eussiez vu tour à tour, sur la figure de tous ces vieux guerriers, le sentiment de la crainte et de la pitié succéder à celui de l'espérance; le rapporteur ayant été entendu dans ses conclusions, le général ordonna à l'accusé de se défendre; et Lauréto se levant avec une contenance à la fois noble et touchante, après avoir promené ses yeux attendris sur l'assemblée, s'exprima en ces termes: « Je ne chercherai pas à » nier, ou même à atténuer les faits » qui viennent d'être avancés à ma » charge; j'avoue qu'ils sont de la » plus exacte vérité. . . mais, dites- » moi, chefs, sous qui j'ai com-

» battu, m'avez-vous jamais vu sortir
 » de la ligne étroite de l'honneur ?
 » Compagnons, témoins constans de
 » ma conduite, avez-vous jamais
 » vu commettre aucune lâcheté à
 » Lauréto ? » Ici tous les soldats le-
 vèrent la main, en s'écriant par un
 assentiment unanime : « Non, non... »
 Le général, d'un regard sévère, les
 fit rentrer dans les bornes du devoir,
 en leur imposant silence ; l'accusé
 continua : « Eh bien ! croyez-vous
 » qu'un soldat qui connoît ses de-
 » voirs, et qui les a toujours fidè-
 » lement remplis, puisse s'en écarter
 » tout-à-coup au point de commettre
 » un crime ? L'amour et le hasard
 » ont tout fait... Si je suis sorti du
 » camp, je brûlois trop de partager
 » les lauriers que vous allez cueillir
 » pour ne pas y rentrer bientôt ; une
 » rêverie amoureuse a égaré mes pas,

» et m'a conduit plus loin que je
» ne l'aurois voulu ; quel est celui
» d'entre vous qui n'a jamais aimé ?
» Quel est celui qui en pensant à son
» amie malheureuse , n'a pas oublié
» un moment toute la terre?... Quant
» à ma conduite envers Monsieur le
» baron de Traufmandorf , j'avoue
» que mon effervescence m'a em-
» porté trop loin.... mais en repous-
» sant ses attaques , c'étoit au rival ,
» non pas au major que j'avois af-
» faire ; j'ai brisé ce bâton infamant
» qu'il avoit osé lever sur moi. . . .
» Mais je suis gentilhomme ; mais
» j'ai gémi mille fois de ces formes
» honteuses de notre discipline qui
» déshonorent le guerrier ; et ma tête
» eût-elle dû tomber à l'instant , je
» ne connois pas de lois qui puissent
» me faire supporter l'infamie. . . .
» Au reste je défendois mes jours
» quand

» quand j'ai tiré mon sabre contre ce
 » rival qui vouloit me percer de son
 » épée, dans un instant où j'étois sans
 » défense; Monsieur le major avoit
 » oublié le premier la distance qui
 » nous séparoit; pourquoi m'en se-
 » rois-je souvenu plutôt que lui?...
 » Général, vous avez entendu la vé-
 » rité, jugez-moi, punissez, s'il le
 » faut, l'amant de votre fille; mais
 » n'oubliez pas le soldat, dont le corps
 » vous a servi de bouclier pour vous
 » garantir du cimenterre ennemi...»

Quand il eût fini de parler, il
 se fit dans toute l'assemblée une pe-
 tite rumeur qui présageoit les heu-
 reuses dispositions des assistans,
 et l'impression que leur avoit faite
 la noblesse et la candeur du jeune
 héros: le comte de Caubor imposa
 silence à ces murmures, et ordonna
 au conseil d'aller aux voix. Le dire

des témoins, confirmé encore par l'aveu de Lauréto, formoit un corps de preuves trop constant pour qu'aucun des membres du conseil put varier dans son opinion : interrogés suivant la loi par le général, ils prononcèrent tous les uns après les autres les mots fatals : *Coupable sur mon honneur !*

Ces mots étoient l'arrêt de mort de Lauréto, il le savoit ; il reprit la parole d'un ton calme, et dit : « Je » vois, Messieurs, que ma mort est » résolue ; je ne puis m'en plaindre, » la loi est contre moi. . . . mais en » mourant, j'ai à vous demander une » grace que je crois une justice : je » suis gentilhomme, et je dois périr » en gentilhomme : que ma tête » tombe sur l'échaffaud, ou qu'une » balle perce mon cœur ; mais épargnez - moi ce supplice cruel que

» dicte un code sanguinaire, et que
» la verge déshonorante ne souille
» pas mon corps. . . . » Après ces
mots, qui reçurent les applaudis-
sements des soldats, malgré le res-
pect dû aux chefs et la canne mena-
çante; Lauréto toujours noble et
grand, vit les officiers du conseil
aller aux voix, et attendit leur dé-
cision sans sourciller. Les avis ayant
été donnés à voix basse, le général
qui les avoit recueillis prononça
l'arrêt fatal, en détournant ses yeux
involontairement mouillés de pleurs...
« Lauréto, noble étranger, ne peut
» jouir du bénéfice de la loi qui n'a
» eu en vue que le gentilhomme al-
» lemand.... D'ailleurs en levant la
» main sur son chef, il s'est lui-
» même dégradé de noblesse: soldat
» désobéissant et rebelle, le conseil
» de guerre déclare d'une voix una-

» nime, qu'il a mérité *les verges jus-*
» *qu'à la mort....*

A cet arrêt cruel Lauréto, qui avoit envisagé une mort certaine sans s'émouvoir, tomba dans les bras de ses camarades, avec tous les symptômes du désespoir le plus violent. . . . La mort n'étoit rien. . . . mais le déshonneur! . . . son ame ne pouvoit soutenir cette idée. . . . Envain toute l'armée tomba-t-elle aux genoux du général pour demander sa grace; le comte forcément inflexible, repoussa leurs prières, et il se retira en gémissant de ne pouvoir diminuer l'horreur de ce supplice: il s'étoit trop avancé; le conseil de guerre avoit prononcé d'après une loi sévère mais nécessaire; personne, excepté l'Empereur, ne pouvoit maintenant pardonner, ou commuer la peine. . . . Le comte de Caubor fut donc obligé de

donner des ordres pour le supplice de son libérateur, et ne pouvant le sauver, il prit du moins tous les moyens possibles de précipiter les moments douloureux de son agonie...

Lauréto fut remis, suivant l'usage, entre les mains des grenadiers de son corps, qui devoient le garder jusqu'au moment de l'exécution. Le lieutenant qui commandoit le piquet étoit un des plus sincères admirateurs des vertus de Lauréto, et de cette bravoure dont il avoit été témoin dans plusieurs rencontres : il lui avoit toujours témoigné beaucoup d'amitié, et ne se démentit pas dans cette occasion importante. Ce brave homme ayant écarté le piquet, sous prétexte de recevoir les dernières volontés du patient, lui déclara, dès qu'ils furent seuls, qu'il sentoit toute l'injustice et la tyrannie qu'on exerçoit à son

égard, qu'il avoit résolu de le sauver à quelque prix que ce fût ; qu'ainsi il n'y avoit pas de temps à perdre, qu'il alloit rompre ses fers et passer avec lui à l'ennemi. . . . Lauréto surpris et touché de cette proposition, serra dans ses bras le généreux officier, le remercia, les larmes aux yeux, du service qu'il vouloit lui rendre ; mais lui déclara qu'il ne vouloit pas l'entraîner dans sa ruine : « Je dois ma vie à la loi, dit le » brave sergent, vous, mon lieu- » tenant, vous devez la vôtre à la » patrie : faisons chacun notre de- » voir ; je meurs content puisque » j'ai trouvé un ami qui me plaint, » et des camarades qui me rendent » justice. . . . » L'officier resta muet d'étonnement, et son admiration redoubla pour le malheureux qui alloit subir une mort indigne de sa grande

ame. Lauréto n'exigea qu'une seule grace de l'amitié de cet homme qui vouloit le sauver aux dépens de son propre honneur ; c'étoit de le laisser seul un moment pour tracer sur ses tablettes ses derniers adieux à celle que son cœur adoroit, et de lui jurer de remettre fidèlement les tablettes à la fille du comte de Caubor. Le brave officier le lui jura les larmes aux yeux, et s'étant mis un peu à l'écart, Lauréto qui ignoroit la fuite de sa Sophie baisa mille fois ces cheveux, seul gage qu'il eut jamais reçu de son amour ; et traça ces mots sur ses tablettes, mouillées de ses pleurs, dans cet instant même où déjà le tambour rassembloit par un roulement funèbre tous les soldats qui devoient être les instrumens de son supplice.

Premier couplet.

Le son lugubre du tambour
Vient de marquer ma dernière heure,
Tout est fini... tout... sans retour...
Ma Sophie, il faut que je meure!...
Bientôt ces membres déchirés,
Par une verge meurtrière,
N'offriront plus à tes yeux égarés
Que des lambeaux traînants dans la poussière.

Deuxième couplet.

En punissant un scélérat,
J'ai trahi la loi militaire;
Je dois un exemple au soldat,
Ma mort est un mal nécessaire;
J'eusse aimé mieux dans un combat
Perdre avec gloire l'existence...
Mais un guerrier sert encor bien l'état
Quand son trépas asseoit l'obéissance.

Troisième couplet.

Adieu Sophie !... il faut partir
 Pour cette région lointaine ,
 Dont aucun ne peut revenir ,
 Quelque soit l'arrêt qui l'y mène...
 Tes cheveux seront sur mon cœur
 Durant la cruelle agonie ,
 Ils m'aideront à brayer la douleur ,
 Et je mourrai pensant à ma Sophie.

Quatrième couplet.

Je n'ai connu que le malheur ,
 L'ingratitude et l'injustice ;
 L'amour, la nature , et l'honneur
 Ont tour à-tour fait mon supplice :
 Envain dans l'immense avenir
 Du bonheur je cherche l'aurore...
 Tout avec moi , tout doit s'anéantir ,
 Puisqu'en mourant je perds ce que j'adore.

Cinquième et dernier couplet.

Que dis-je?... c'est trop m'oublier...
 Ma bouche profère un blasphème...

Je ne pèris pas tout entier,
Mon cœur reste avec ce que j'aime...
Oui, Sophie, oui, ce feu divin,
Allumé par toi dans mon ame,
Ira rejoindre en sortant de mon sein,
L'autre moitié qui t'anime et t'enflamme.

Après avoir écrit ces mots, Lau-
réto rappelle l'officier, lui remet les
tablettes, reçoit ses derniers embras-
sements, et se prépare à la mort avec
la fermeté d'un soldat, et le calme
d'un sage.

C H A P I T R E X I I .

Lauréto marche au supplice; évènement imprévu; tableaux déchirans.

A FORCE d'envisager cette mort qu'il avoit d'abord crue si terrible, l'infortuné jeune homme commença à la voir avec moins d'effroi... Après tout, sous une forme plus douce ou plus hideuse, n'étoit-ce pas toujours la mort?... Qu'est-ce qu'un instant de souffrance de plus? et que sont quelques minutes en comparaison de cet éternité où il va se plonger?... Mais l'honneur!... l'honneur tient-il donc à des préjugés barbares? Dépend-il de la versalité des volontés hu-

maînes? . . . Non, le véritable honneur est au fond de l'ame, c'est cette probité intime, cette conscience du bien, qui rattache notre existence à celle de son auteur. . . Ces préjugés ridicules, dont il étoit la victime, n'auroient-ils pas empoisonné toute sa vie? . . . Quoi, il auroit pu voir celle qu'il aimoit malheureuse par lui-même, passer dans les bras d'un rival odieux? . . . Ah! une telle existence n'eût été qu'un supplice continu, il valoit cent fois mieux mourir. . . .

Ces pensées philosophiques versèrent dans son ame un baume salutaire et divin, qui répandit une certaine sérénité sur toute sa physionomie; et quand il reçut (1) la balle consolatrice que

(1) Il est d'usage de donner aux soldats condamnés aux verges une balle de fusil pour la mâcher pendant l'exécution: sans

lui présenta un camarade, au lieu de la briser dans ses dents, avec l'expression de la rage, il la posa entre ses lèvres avec le sourire de l'indifférence.

Les pelotons chargés de l'exécution s'étoient avancés à pas lents, et cadencés par des roulements sombres; les armes passées sous le bras et tournées vers la terre annonçoient la détresse de la mort; les soldats, bourreaux forcés de leurs braves cama-

cette précaution, le patient seroit exposé dans les convulsions de la douleur à couper sa langue et ses lèvres, ou bien à se briser les dents les unes contre les autres. J'ai vu des soldats qui, après quelques tours de verges, avoient tellement mâché une grosse balle de mousquet, qu'elle étoit amincie et réduite en feuille plus délicate et moins épaisse, que celle qui auroit passé au pis fin laminoir.

rade, versoit des larmes de regrets; le plus profond silence régnoit dans l'assemblée; tous les visages sembloient altérés par la douleur, celui de Lauréto étoit seul tranquille: la double haie se forma; il vit sans pâlir cette rue douloureuse qu'il devoit baigner de son sang; le général, l'œil fixé vers la terre, brisa dans ses mains (1) la funeste baguette, sans faire frissonner la victime: mais quand il fallut s'avancer sous ce drapeau qu'il avoit espéré d'illustrer par ses brillants faits d'armes, et qui alloit ombrager son déshonneur; quand il se sentit arracher les marques distinc-

(1) En Allemagne, ainsi qu'en Angleterre, l'officier public ou militaire chargé d'une exécution, annonce, en brisant une baguette blanche, que le supplice va commencer: c'est à ce dernier signal que les bourreaux se saisissent du criminel.

tives que sa valeur lui avoit méritées, et ôter avec ignominie cet habit qu'il étoit glorieux de porter; cette humiliante dégradation lui arracha une larme; une seule larme amère qui coula sur ses joues brûlantes.

Déjà l'infortuné avoit distribué lui-même les instruments de son supplice; déjà son corps dépouillé se présentoit aux coups mortels; déjà les fifres et les tambours (1) réunis frappoient les airs de ces sons déchirans qui devoient retentir à l'oreille de Lauréto jusqu'à son dernier soupir.... Soudain un jeune hussard s'élançe à travers les rangs, il arrache les verges

(1) Il existe pour le supplice des verges une batterie particulière de tambour, on la nomme communément *la roufle*; elle s'accompagne le plus souvent d'un air de fifres, pareillement consacré à cette punition militaire.

prêtes à frapper Lauréto, et le courant de son corps : « Arrêtez, s'é-
» crie-t-il, barbares, arrêtez ! vou-
» lez-vous détruire à la fois la beauté
» et l'innocence ? . . . » A ces mots
qui flattent les sentimens de leurs
cœurs attendris ; les soldats laissent
tomber leurs baguettes impuissantes :
ils ont cru entendre l'ordre d'un in-
telligence céleste qui les rappelle aux
lois de l'humanité que ce supplice
outrage Le comte de Caubor al-
larmé de la résistance qu'on apporte
à ses ordres, et indigné de l'audace
de ce hussard, tire son épée, et dans
sa fureur en pose la pointe sur le
cœur du téméraire . . . « Frappe, (lui
dit l'inconnu, en jettant son bonnet
et arrachant de fausses moustaches)
» frappe cruel, il ne te manque plus
» que ce crime ; puisque tu as voulu
» te souiller du sang de ton libéra-

» teur. . . . » Quel coup de foudre !
le comte reconnoît sa fille, sa Sophie :
il recule en arrière saisi de frayeur ,
et son épée prête à la percer échappe
de ses mains.... A ce spectacle inat-
tendu, tous les officiers et les soldats
eux-mêmes quittant leurs rangs, et,
n'écoutant plus la voix de leurs chefs,
s'agglomèrent autour de Sophie, et
admirent le courage de cette fille in-
trépide. Le général revenu de sa pre-
mière surprise, ne voit dans la dé-
marche de cette héroïne que son dés-
honneur : « Fille indigne, lui dit-il,
» tu as rompu les liens sacrés de la
» pudeur et de l'obéissance ; tu as
» dégradé la dignité de ton sexe ; tu
» couvres de honte mes cheveux
» blancs : je ne te connois plus. . . .
» Non, tu n'as plus de père ; tu ne
» vois ici qu'un juge sévère, qui
» saura punir les excès auxquels te

» livre une folle passion : ton sup-
» plice va commencer , puisque tu
» seras témoin de celui de ton infame
» séducteur. . . . Soldats , obéissez ,
» qu'on entraîne le coupable , et que
» sa mort venge mon honneur et la
» loi. . . . » A l'instant tous les
soldats consternés regagnent leurs
rangs ; Lauréto est saisi par ceux qui
sont les plus dévoués au général ,
on le conduit au haut de la rue
 fatale , les premiers coups vont tom-
ber sur ses épaules. . . . Animée du
courage de l'amour , Sophie ne se
connoît plus , elle se précipite dans les
rangs en invoquant l'humanité , elle
prend le ciel à témoin de l'innocence
de ses intentions ; et elle s'écrie , en
adressant la parole à son père : « Toi
» qui sacrifies la nature à l'orgueil ,
» père sans pitié , tu as dicté l'arrêt
» de mort de ta fille : eh bien ! ap-

» prends que celle qui a eu le cou-
» rage de se mettre au-dessus de son
» sexe pour sauver son amant, saura
» mourir avec lui ; si tu refuses
» d'entendre la vérité, si par tes
» ordres barbares un seul coup tombe
» sur cet homme innocent ; (elle
» tire un pistolet de son sein) « ma vie
» est attachée à la sienne , père cruel :
» mon sang va rejaillir jusques sur
» toi , il marquera d'une tache iné-
» façable le bourreau de sa fille.... »

En parlant , elle pose un genou et
une main par terre , et se renver-
sant avec l'expression du désespoir ,
elle arme le pistolet , en place le
canon dans sa bouche , et se prépare
au moindre signal à se faire sauter la
cervelle. . . . Lauréto s'élançé , on le
retient ; le comte épouvanté , hors de
lui-même , sent qu'il est père , dé-
tourne les yeux , et ne pouvant par-

ler, fait signe de la main d'arrêter et de suspendre le supplice. . . . tous les cœurs sont émus: que dis-je? il n'est pas un soldat, pas un vieux guerrier, quelque dure que soit son âme, qui ne frémissé, et ne verse des larmes à ce tableau horrible et déchirant....

Mais bientôt le comte de Caubor songe moins qu'il est père, et se souvient qu'il est général, que la loi a condamné Lauréto, qu'il est responsable de son exécution; enfin, que s'il mollit dans cette circonstance, en présence d'une armée entière qu'il est prêt de mener à l'ennemi, il va donner à sa propre gloire et à la discipline un double coup, dont ni l'une ni l'autre ne pourra jamais peut-être se relever... Cependant il frémit de nouveau en voyant sa fille chérie qui, toujours

renversée, attend sa réponse pour vivre ou se donner la mort; dans cette circonstance difficile, et pour accorder tout-à-la-fois la nature avec son devoir, il croit qu'il est nécessaire de dissimuler: il compose sa figure, s'approche de Sophie, lui parle avec douceur, lui promet la grace de son amant, et lui demande le terrible pistolet. Sophie, pleine de confiance dans son père, lui remet son arme avec noblesse. . . . A peine le comte l'a-t-il reçue, . . . Ô trahison! . . . il ordonne d'accomplir le vœu de la loi, et fait saisir à-la-fois Sophie et le coupable. . . . Le courage de cette amante ne peut tenir contre cette perfidie: elle voit entraîner Lauréto au supplice, il ne lui reste plus de moyens pour le sauver; elle se débat envain pour

courir à son secours, des bras nerveux la retiennent, ses forces s'épuisent par ses efforts impuissants : elle tombe évanouie et mourante aux pieds de son barbare père. . . .

CHAPITRE XIII.

*Les Turcs surprennent le camp ;
bataille ; chacun meurt comme il
a vécu.*

J'ignore combien de temps Sophie resta dans cet état plus voisin de la mort que de la vie. . . . Mais lors qu'elle reprit ses sens, un profond silence régnoit par tout, ses yeux étoit chargés d'un nuage épais ; elle les ouvrit péniblement et les promena autour d'elle, bien certaine que le sacrifice étoit consommé ; mais, ô ciel ! qui peindra la révolution subite qui se fit dans son ame, lorsqu'elle apperçut son amant, son Lauréto en-

core envie, qui, attaché à un poteau vis-à-vis de l'endroit où elle étoit, lui tendoit les bras? . . . Elle voulut voler à lui, elle se sentit retenue par des chaînes pesantes, et elle vit alors qu'elle étoit attachée en criminelle dans une des tentes du camp, sous la garde de quelques soldats qui se tenoient respectueusement à l'écart. . . . Elle connut que ses malheurs n'étoit pas encore finis, mais qu'importe? Son amant, qu'elle avoit cru déchiré par les verges mortelles, étoit vivant et près d'elle? . . . Il étoit donc arrivé quelque événement extraordinaire qui avoit suspendu l'indigne supplice? Elle pouvoit espérer encore de fléchir son père et de sauver son ami? . . . Cette pensée adoucissoit l'horreur de sa situation présente. . . . Lauréto la tira de cette consolante incertitude en lui appre-

nant qu'à l'instant même où elle s'étoit évanouie, et lorsqu'il se débattoit près de périr entre les mains de ses bourreaux; des coups de canons, le bruit de la mousquetterie, et les postes avancés qui se replioient au galop et en désordre, avoient appris au général la triste nouvelle que son camp avoit été tourné et surpris par l'ennemi; qu'il avoit fallu marcher sur le champ, qu'on les avoit laissés l'un et l'autre attachés sous la garde d'un piquet d'infanterie; et que son supplice, pour être différé, n'en étoit pas moins certain. Sophie à son tour lui raconta comment Traufmandorf avoit poussé l'audace jusqu'à l'enfermer dans une prison de son château; par quel heureux hasard elle avoit découvert toute l'infamie de ce scélérat; l'espérance qu'elle avoit conçue, lorsque son père voudroit l'en-

tendre, de fléchir sa sévérité, en lui dévoilant les crimes du baron; comment elle s'étoit évadée de la tour, et avoit échappé à toutes les poursuites de son ennemi, grâces à l'adresse et au courage du reconnoissant Christiern; comment, après avoir gagné la chaumière du bon Fritz-Hébert, elle s'y étoit déguisée avec un habit de Christiern même: enfin comment, bien certaine de ne pas être reconnue ou arrêtée sous ce déguisement, elle avoit pénétré jusque dans le camp, où elle se trouvoit trop heureuse d'avoir paru assez tôt pour faire différer le supplice de son bien-aimé, qu'elle ne désespéroit plus de sauver.

Pendant qu'elle parloit, le bruit du canon et de la mousquetterie qui s'étoit fait entendre dans le lointain avoit paru se rapprocher: tout-à-coup

des fuyards parurent dans le camp , en annonçant que l'armée impériale étoit en pleine déroute. L'officier commandant de la garde mit sa troupe en bataille , et ne tarda pas à connoître la vérité de ce récit , qu'il avoit d'abord regardé comme fabuleux ou exagéré ; lorsqu'il vit des colonnes entières se précipiter en désordre dans les retranchements , et ne s'y croyant pas même en sûreté , se replier au-delà du camp.

Lauréto frémissant de courroux de se voir enchainé dans l'inaction , demandoit des armes à grands cris , ses satellites lui imposèrent silence ; et , dans ce moment , on distingua sur un monticule voisin le comte de Caubor , qui vouloit envain rallier ses cohortes fugitives , et qui étoit poursuivi lui-même par un gros de cavalerie ennemie : à cette vuë , l'officier

fit ébranler sa colonne, et vola au secours de son général avec tout ce qui restoit de troupes fraîches dans le camp, en ne laissant que deux sentinelles à la garde des prisonniers.

Qu'on se figure, si cela est possible, la situation des deux amants? Nous ne trouvons pas d'expressions assez fortes pour la peindre: tirons le voile sur cette scène, et reportons nous au château de Traufmandorf, où il s'en passe une seconde d'un autre genre.

Pour pouvoir tourner et surprendre le camp impérial, les Turcs avoient fait une fausse attaque sur la forteresse de Traufmandorf: le vieux rodomont vit à peine flotter le croissant au pied de ses murailles, que la peur s'empara de toutes ses facultés, et qu'il fut incapable de donner un seul ordre pour la défense: son

lieutenant fût donc obligé de prendre le commandement de la place; mais aux premiers coups de fusils, Traufmandorf ayant voulu parlementer et rendre la citadelle, tous les officiers indignés de sa lâcheté repoussèrent cette demande par un profond mépris; et comme il insistoit, et prétendoit lui-même arracher l'étendard qui flottoit sur une tourelle, son lieutenant, homme brave et intrépide, prit sur lui de l'arrêter au nom de l'Empereur; et ayant pris toute la garnison à témoin de la lâcheté de cet indigne commandant, il le fit conduire à la tour et enfermer dans l'endroit même où il avoit emprisonné Sophie.

Voilà donc le lâche vieillard dans ce même cachot, témoin de ses crimes? Il marche à grands pas dans cette chambre qui ne lui est que trop

connue; il frémit en pensant au petit caveau : cet instant est peut-être fixé par la providence éternelle pour la découverte et la punition de sa scélératesse ! Sa conscience est bourrellée de remords, une sueur de sang semble couler de son front... chaque coup de fusil des assaillants ajoute à ses frayeurs ; chaque minute enfonce, pour ainsi dire, dans son cœur criminel une pointe plus acérée.
Cependant le bruit redouble, des cris de victoire se font entendre au-dessus de sa tête ; les Turcs, malgré la bravoure de la garnison, ont escaladé la tour..... Traufmandorf, dans ce moment critique ne sait où chercher un refuge contre cette mort, qu'il craint comme le commencement d'un long supplice : sa tête s'égaré, il ouvre le petit caveau, s'y précipite; et tombe sur le corps de Fabris

cio. . . . Ce corps, déjà rongé par les vers, semble se lever dans la tombe pour serrer avec des bras de fer le coupable assassin.... sa bouche livide s'est collée sur celle du criminel pour souffler dans son ame les souffrances de la terreur et les angoisses de la mort. . . . Dans son délire, le major a serré effectivement dans ses bras le cadavre.... il pousse des cris lamentables. . . . A ces cris, les Turcs maîtres de la forteresse, accourent; énfoncent la porte de la tour, trouvent le lâche commandant dans le caveau, le percent de mille coups de cimenterres; et l'infame expire sur le corps de Fabricio, tout-à-la-fois l'instrument de sa scélératesse, sa victime, et son bourreau. . . . Mort trop douce sans doute pour Bernardillo Traufmandorf, qui, si l'on considère ses crimes,

176 LA FILLE

auroit dû périr sur un échaffaud ;
mais terrible par les circonstances que
la vengeance divine avoit accumulées
pour torturer le coupable, et qui
prouve la vérité de l'ancien adage :
Chacun meurt comme il a vécu. . .

CHAPITRE XIV, et dernier.

Christiern reparoit en scène ; par quel prodige les Turcs sont repoussés ; détails intéressants de ce combat.

LORSQUE les Turcs vinrent insulter la forteresse , Christiern fortement soupçonné d'avoir favorisé l'évasion de Sophie, étoit dans un cul-de-basse-fosse où Traufmandorf l'avoit fait jeter : à la première attaque des ennemis , le besoin de la défense commune le fit mettre en liberté par le lieutenant , ainsi que tous les autres prisonniers. Dans le combat , ce jeune homme fit des prodiges de valeur ; et les Turcs , après l'escalade ,

ayant passé au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrèrent, il eût le bonheur, lui quatrième, de percer leurs rangs : ces quatre braves échappèrent à une vive fusillade par la vitesse de leurs chevaux; et une fois en plaine, chacun piqua à l'aventure : mais le généreux Christiern, inquiet sur le sort de son ami Lauréto et de la belle Sophie, vole chez Fritz-Hébert, où il apprend la déguisement de cette aimable fille, précipite sa course vers le camp, arrive à l'instant même de la déroute; cherche son ami, l'aperçoit attaché près de sa maîtresse, et pousse son cheval entre les deux sentinelles qui ne se mettent pas en défense contre un camarade. Christiern leur montre le danger qui les environne, et les engage, quelques soient les prétendus crimes du prisonnier et de sa compagne, à briser

les fers qui les enchaînent : sur le refus des factionnaires , qui déclarent que leur devoir est de mourir à leur poste , il prend ses pistolets d'argon , les appuie sur leurs têtes , les oblige à mettre bas les armes , les met en fuite , court à Sophie , ensuite à Lauréto , brise leurs chaînes , et les serre tous les deux dans ses bras. Quel parti prendre après ce coup hardi ? L'ennemi les entoure de tous côtés , et leurs propres frères d'armes sont à craindre pour eux , il n'y a pas un moment à perdre , ils doivent s'enfuir et chercher une retraite obscure , où ils puissent dérober leurs têtes aux malheurs qui les menacent ; tels sont les calculs de la prudence : mais la grande ame de Lauréto oublie ses dangers personnels pour ne voir que ceux de la patrie , il prend des armes , et , suivi de son intrépide

amante et de son ami fidèle, il s'élançe au milieu des cohortes impériales et les rallie : à sa voix, qui leur semble celle d'un ange descendu sur la terre, ou plutôt encore à son exemple, les soldats reviennent en foule sous leurs drapeaux, pressent leurs rangs ; et bientôt, semblables à un torrent qui se précipite du haut des Appenins, entraînant dans sa chute tout ce qui s'oppose à son passage ; guidée par Lauréto, cette armée tout-à-l'heure en fuite, tombe sur les Turcs déjà certains de la victoire, et les repousse au-delà des retranchements qu'elle reprend, après les avoir baignés du sang des ennemis.

La victoire voloit avec Lauréto sur la droite du camp, mais sur la gauche le sort des armes offroit une face bien différente. Le comte de Caubor, blessé à la cuisse d'un profond coup
de

sabre, est rapporté mourant sur un
brancard, et on le dépose dans sa
tente, sous la garde d'un foible dé-
tachement de hussards; Barberousse
qui a blessé le général, et qui le
poursuit, accourt à toute bride, et,
secondé par quelques Janissaires
qui pilloient encore les derrières du
camp, il met aisément en déroute
cette escorte déjà vaincue: après ce
facile succès, le téméraire partisan
se jette dans la marquise du général,
qui, ainsi que Bayard, épuisé par le
sang qu'il a perdu, et enchaîné par
la douleur sur son brancard, se dé-
fend avec la lance de son drapeau,
seule arme qui lui reste. Barberousse
qui n'a d'autre but que de le faire pri-
sonnier, lui arrache le drapeau, et le
menace de la pointe en lui criant de
se rendre. C'est à cette minute même
que Lauréto, qui cherche son géné-

ral qu'on lui dit abandonné dans sa tente, arrive seul, ayant devancé tous ses camarades, voit le danger qui menace les jours du père de Sophie, et oubliant tous ses torts, accourt pour le défendre. Sauter sur le Turc vainqueur, le renverser par terre, lui arracher le drapeau, et lui en porter la lance sur la gorge, fut pour Lauréto l'affaire d'un moment; mais soudain un tableau effrayant retient sa main prête à frapper! Un Janissaire s'est précipité sur le général, et le tenant renversé sur le brancard, il lui appuie sa dague sur le cœur, en menaçant Lauréto de tuer le comte, s'il fait un seul mouvement pour percer Barberousse: dans cette situation terrible, Sophie, qui a suivi de près son amant, arrive, voit le danger de son père, tire un coup de pistolet et tue le Janissaire.

Lauréto ouvre en même-temps la poitrine de son ennemi qui perd la vie, avec ses entrailles qui s'épanchent sur la terre par une large blessure. Au même instant tous les Turcs enveloppés dans le camp par l'armée impériale, sont forcés de mettre bas les armes; et Lauréto tombe d'un côté aux pieds du général, en lui offrant le drapeau qu'il a sauvé, tandis que de l'autre, Sophie lui présente l'écrit qu'elle a trouvé sur Fabricio. Le général anéanti par tous ces évènements qui s'étoient succédés avec la rapidité de l'éclair, et surpris de devoir encore une fois la vie au brave homme qu'il vouloit envoyer au supplice, peut à peine en croire ses yeux quand il lit l'écrit fatal, et qu'il voit la profondeur de l'abyme où il alloit plonger sa fille, en liant son sort à celui d'un scélé-

rat. C'est alors que Christiern lui apprend la mort honteuse de ce lâche : le comte serré dans les bras de sa fille et de son libérateur, ne peut plus suffire aux sentiments qui agitent son ame ; il les presse tous deux contre son sein, en les appelant mes chers enfants.

Revenu enfin un peu à lui-même, il adresse ainsi la parole à Lauréto, en présence de tout son État-major :

« Brave jeune homme, l'Empire te »
 » te doit le salut de l'armée, et moi ma »
 » gloire et ma vie ; tu fus criminel, »
 » tu es un héros.... Je ne puis cepen- »
 » dant ni t'absoudre ni te condam- »
 » ner. . . . tu as levé la main sur ton »
 » chef, mais ce chef étoit un scé- »
 » lérat ; tu as mérité la mort, mais »
 » ta brillante valeur a valu une vic- »
 » toire à l'aigle impériale ; la loi te »
 » punit, mais si tu meurs, tu mour-

» ras l'époux de ma fille. Oui,
» Sophie, reçois la main du héros à
» qui tu dois ton père. » En
parlant ainsi, il unit les deux amans
au bruit des applaudissemens de toute
l'armée, qui répétoit par-tout d'une
voix unanime : *Vive Lauréto! vive
l'amant de la belle Sophie!*

C O N C L U S I O N .

L'EMPEREUR fut bientôt instruit de cette histoire extraordinaire, et peu après, le comte de Caubor reçut un diplôme qui flétrissoit la mémoire du scélérat Bernadillo Traufmandorf, qui confisquoit tous ses biens au profit de sa victime, qui renvoyoit Lauréto absous de la faute qu'il avoit commise, et le nommoit colonel des hussards de Caubor : à ce diplôme étoit joint le consentement formel de l'Empereur à l'union de ce brave homme avec la courageuse Sophie.

Le mariage se fit en présence et à la satisfaction de l'armée entière : les

deux amants furent heureux époux : le comte de Caubor vécut toujours auprès d'eux, et eut la satisfaction de se voir revivre dans de nombreux petits-fils, qui sont encore aujourd'hui l'honneur de leur pays, et les délices de leurs parents.

Le marquis Lauréto, riche et puissant, n'oublia jamais, non plus que son épouse, le généreux et brave Christiern, la belle Catherine et le bon Fritz-Hébert : enfin le comte de Caubor parvint à une longue et heureuse vieillesse, et en racontant ces aventures, qu'il se plaisoit à redire sans cesse à tous ceux qui l'entouroient; il ne manquoit pas chaque fois de prévenir fortement les pères de bien se garder, de sacrifier jamais les sentimens de l'amour et de la nature aux calculs de l'intérêt et de

188 LA FILLE

l'orgueil, s'ils vouloient épargner
à leurs enfants les plus grands mal-
heurs qui pussent affliger la vie hu-
maine.

F I N.

STANCES.

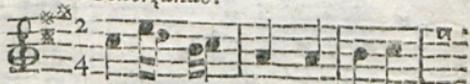
No. 1. STANCES.

189

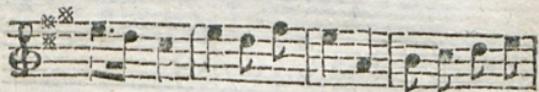
MUSIQUE DE CUVELIER.

Premier couplet.

Audance Scherzando.



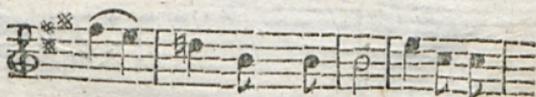
De ces fo - rêts hô - tes vo -



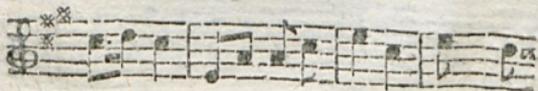
la - ges, jo - lis oiseaux gazouillez vos de -



sirs, jo - lis oiseaux gazouillez vos de -



sirs; le doux printemps sur ces ri -



va - ges va rame - ner le calme et



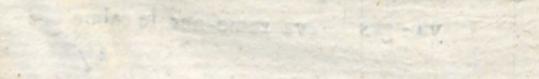
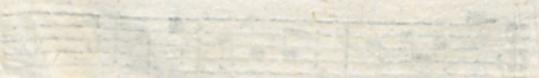
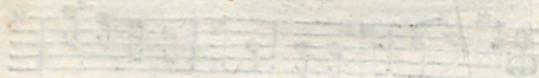
les plai - sirs, le doux printemps sur ces ri-



va - ges va ra - me - ner le



calme et les plai - sirs.



N^o. 2. ROMANCE. 191

MUSIQUE DE J. F. A. LEMIERE.

Premier couplet.



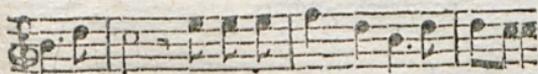
C'en est fait, j'aime pour la vi - e



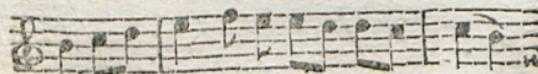
un re-gard a fi-xé mon sort, ouï pourtoi



seule ô ma So - phi - e, ce cœur battra jus-



qu'à la mort, entre la gloire et mon a - mi - e



dé - sor-mais coule - ront mes jours,

17 *



p.
u-ne moi-tié pour la pa - tri - e,



p. l'autre moi-tié pour les a - mours, *f.* u-ne moi-



tié pour ma pa-tri - e, *p.* l'autre moi-tié



pour les a - mours.

N^o. 3. ROMANCE.

193

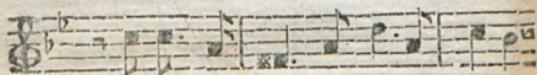
MUSIQUE DE CUVELIER.

Premier couplet.

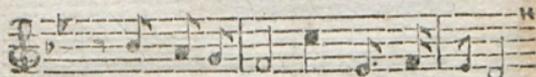
Andantino.



Le son lu - gubre du tambour



vient de mar - quer ma dernière heure



tout est fi - ni, tout sans re - tour,



ma Sophie il faut que je meu - re;



bi - entôt ces membres déchi - rés



par u-ne ver-ge meurtri - è - re ,



n'offriront plus , à tes yeux é-ga-



rés , que des lambeaux trainans dans la pous-



sière , que des lambeaux traî-



nans dans la pous - siè - re.

De l'Imprimerie de CAMPENON,
rue Jacques, n^o. 139.

(95)

133819

HYMNE A L'ÉTERNEL.

Air : *Des Versaillais.*

Le soleil, par qui tout se féconde et
s'épure,
Et ses trésors, que produit le sein de la
nature. . . .

Tout d'un être éternel, immense, illimité,
Annonce la divinité. . . bis.

Sur le double bandeau de l'erreur et des
prêtres,

Securément aveuglés nos malheureux ancêtres,
Dieu, tu n'es plus pour nous un problème
inconnu :

Ton temple est l'Univers; ton culte, la
vertu.

Oes Dieux! il n'en est pas, dit l'athée
exécration.

Mais : sur ton lit de mort je t'attends, misé-
rable.

AB=133819

Sⁿ X2829225

DL 3017



LA
FILLE HUSSARD,
OU
LES AVENTURES
D'UN JEUNE SERGENT;
ROMAN,
Orné d'une gravure et de musique.
PAR J. G. A. CUVELLIER.



A PARIS,

